

La revue réformée

N° 141-1985/1 - TRIMESTRIEL - MARS 1985 - TOME XXXVI

La revue réformée

publiée par

LA FACULTE LIBRE DE THEOLOGIE REFORMEE
33, avenue Jules-Ferry, 13100 AIX-EN-PROVENCE
C.C.P. MARSEILLE 7370 39 U

COMITE DE REDACTION :

P. BERTHOUD, G. BOYER, P. COURTHIAL, W. EDGAR, J.-M. DAUMAS, P. JONES,
P. MARCEL et P. WELLS.

Avec la collaboration de Roger BARILIER, Klaus BOCKMUELL, Jean BRUN,
J.G.H. HOFFMANN, A.-G. MARTIN.

Editeur : Paul WELLS, D.Th.

Abonnements 1985

1^e — FRANCE

Prix normal : 105 F — Solidarité : 180 F.

Pasteurs et étudiants : 65 F.

Etudiants en théologie : 50 F. 3 ans : 140 F.

2^e — ETRANGER

BELGIQUE : M. le Pasteur Paulo MENDES, Place A.-Bastien, 2. 7410 Mons (Chln.).
Compte courant postal 082-4074040-64.

Abonnement : 950 FB — Solidarité : 1.600 FB.

Pasteurs et étudiants : 550 FB.

ESPAGNE : M. Felipe CARMONA, Andrés Febrero, 31. Barcelona 19. Cuenta corriente postal N° 3.593.250 Ercelona.

Abono Anual : 2.000 Pesetas.

Para pastores y responsables : 1.000 Pesetas.

ETATS-UNIS, CANADA : F.W. FANON C/o. 15 Southwest Park, Westwood, Mass.
02090 U.S.A.

Abonnement : 20 \$.

GRANDE-BRETAGNE : Dr David HANSON, Milverton Lodge 3. Ottawa Place Chapel,
Allerton, Leeds LS7 4LG.

Abonnement : 10 £ — Student sub. 7 £.

ITALIE : Libreria di Cultura Religiosa, Piazza Cavour 32, Roma. C.C. Postale
14013007.

Abonnement : 25.000 lire.

Pasteurs et assimilés, étudiants : 15.000 lire.

PAYS-BAS : Mme F.J.A. de ROO-PANCHAUD, « L'Abri », Hofakkers 18. Zuidlaren (Dr).
Giro 1376560.

Abonnements : Florins 40 — Solidarité 75 Fl.

Etudiants : Fl. 27.

SUISSE : M. Fernand HERMENJAT, case postale 3007 - 1002 Lausanne. Compte postal : *La Revue Réformée*, Distribution Suisse, 10.44 88, Lausanne.

Abonnement : 35 FS — Solidarité 60 FS.

Etudiants : 25 FS.

AUTRES PAYS : Tarifs français — 20 FF.

Envol « par avion » : Supplément aux tarifs ci-dessus 30 FF ou 10 FS.

Prix du fascicule : 30 FF.

Francis Schaeffer, une vie, une pensée

Pierre BERTHOUD

Francis SCHAEFFER est décédé à Rochester (Etats-Unis), le 15 mai 1984, des suites d'un cancer contre lequel il a lutté pendant sept ans. Issu des milieux presbytériens évangéliques américains, il a eu un rayonnement qui a largement dépassé l'horizon du monde anglo-saxon, comme en témoigne la traduction de ses ouvrages en plusieurs langues. Nombreux sont ceux que son enseignement a touché. Son approche du christianisme appelle à un retournement total, car elle s'adresse à l'homme tout entier. Aucune rupture n'est admise entre le spirituel, l'intellectuel et le psychologique. Si la vérité de Dieu interpelle et transforme tout l'être, elle éclaire aussi l'ensemble de la réalité créée ainsi que la cité des hommes. En fait, la pensée de F. SCHAEFFER se situe dans la mouvance réformée dont la philosophie a ce caractère englobant. Cependant, de par la souplesse de son approche, son audience s'est étendue à des milieux ecclésiastiques très variés. Il avait la confiance des « évangéliques » qui voyaient en lui un homme reconnaissant l'autorité et l'inerrance des Ecritures, et qui adhérait à la doctrine des apôtres. La force de ses convictions, son ouverture et sa culture suscitaient, par ailleurs, le respect de ses « adversaires ». Avec son départ, l'Eglise perd un homme qui avait le sens de la vérité et la persuasion de l'amour qui se donne sans compter.

F. SCHAEFFER est né à Germantown (Philadelphie), en 1912, et a grandi dans un milieu familial ouvrier très modeste ; rien ne le prédisposait à une vie d'étude et, encore moins, à une vocation pastorale. Au lycée, il s'intéressa à la philosophie grecque. C'est alors qu'il décida de lire la Bible, par souci d'honnêteté intellectuelle. Lorsqu'il referma ce livre, il était chrétien. Il avait découvert dans la sagesse divine des réponses aux questions fondamentales de la vie, réponses qu'il n'avait trouvées nulle part ailleurs. Ayant entrepris des études d'ingénieur, il prit la décision de préparer une licence de lettres à l'université de Hampdon Sydney (Virginie). La philosophie et la psychologie furent ses

matières de prédilection. C'est à cette époque qu'il rencontra Edith SEVILLE, qu'il épousa par la suite. Fille de missionnaire en Chine, elle allait jouer un rôle essentiel dans le ministère qu'elle a partagé avec son mari. Ayant une vocation pastorale, F. SCHAEFFER entreprit ensuite des études de théologie dans les Facultés de Westminster et de Faith (Philadelphie). Il fut, en particulier, marqué par l'enseignement de J. GRESHAM MACHEN¹, par sa culture et par son approche de la foi chrétienne qui contrastait avec celle des milieux conservateurs qu'il avait fréquentés. De 1938 à 1947, il fut pasteur en Pennsylvanie et dans le Missouri. Pendant l'été 1947, détaché par son Eglise, il voyagea dans toute l'Europe. Il y fut frappé par l'influence prépondérante de la théologie barthienne et par la faiblesse des Eglises évangéliques. Ce fut un tournant décisif. De 1948 à 1953, installés en Suisse, les SCHAEFFER circulèrent en Europe. Ils donnèrent de nombreuses conférences et furent particulièrement attentifs à l'instruction des enfants. Après un séjour de dix-sept mois en Amérique où ils rencontrèrent des difficultés, ils revinrent à Champéry (en Suisse), mais cette fois-ci sans le soutien de leur Eglise. Ayant dû quitter le Valais, canton catholique, ils fondèrent l'Abri, à Huémoz, dans un des plus beaux sites des Alpes Vaudoises².

Une famille, cellule de base de la société, est à l'origine de l'œuvre de l'Abri³. Cette communauté insignifiante, est devenue très vite un lieu d'accueil, de réflexion et d'étude. On y vient volontiers. La chaleur d'un foyer uni et les discussions libres et intenses y contribuent pour beaucoup. Toute question honnête mérite une réponse honnête. Il n'y a pas de sujets tabous. On y parle de réalité, de vérité de Dieu, de philosophie, de culture, de sciences exactes et de sciences humaines. F. SCHAEFFER est à l'aise aussi bien avec l'incroyant en recherche, ou même hostile, qu'avec le chrétien désireux d'approfondir sa foi ou d'apprendre à mieux en témoigner. C'est dans ce creuset, au sein de cette interaction permanente, qu'il forge et approfondit sa pensée. Ce n'est pas un homme de cabinet, mais un homme de terrain. Remarquable prédicateur, conférencier recherché, il est redoutable dans la discussion sans pour autant séparer vérité et amour. Il écrit comme il parle, sans prendre le temps de polir son discours. Il vise à cerner d'emblée le cœur d'un débat ou les idées forces d'une philosophie car, dit-il, « un homme est ce qu'il pense ». Loin d'être superficiel, il fait preuve d'un discernement et d'une intuition intellectuels étonnantes, malgré les quelques imprécisions qu'on peut rencontrer dans son œuvre. En fait, son approche est plus synchronique que diachronique.

¹ G. MACHEN appartenait à l'*«Ecole de Princeton»* et avait été contraint de quitter cette Faculté lorsqu'elle avait basculé dans le modernisme.

² Aujourd'hui, 30 ans plus tard, il existe des extensions aux Pays-Bas, en Angleterre, en Suède et aux Etats-Unis.

³ Très rapidement l'Abri devint une communauté de familles partageant la vision des Schaeffer.

Il n'est pas question de présenter une synthèse de sa pensée ; il s'agit seulement d'en souligner quelques aspects marquants. F. SCHAEFFER ne cesse de développer dans son enseignement la dimension philosophique de la foi chrétienne. Celle-ci n'est pas seulement piété personnelle, ou relation existentielle, mais aussi vision cohérente, et conforme à la réalité. L'existence objective du Dieu infini et personnel, qui se fait connaître par les Ecritures, apporte une réponse à la question de l'être, et fournit les bases d'une épistémologie et d'une éthique qui demeurent d'actualité. Puisque le Créateur est son point de référence infini, l'homme peut comprendre qui il est, quel est son dilemme et quel est le sens de la vie. Il n'est pas seul dans l'univers. Ajoutons enfin que ces considérations métaphysiques permettent de donner toute sa signification au salut offert en Christ, en réhabilitant le motif fondamental : création-chute-rédemption. En effet, que veut dire proclamer la Bonne Nouvelle, quel sens donner à la mort et à la résurrection de Jésus de Nazareth, si Dieu n'existe pas réellement ? N'est-ce pas ouvrir la porte aux idéologies politiques et religieuses ambiantes qui ont plus en commun avec une libération et une spiritualité, apparentées à l'illusion ?

On a souvent reproché à F. SCHAEFFER son rationalisme. L'ambiguïté d'une terminologie spécialisée, mais surtout son insistance sur la validité de la raison dans le cadre d'une culture qui sombre dans l'irrationnel, en sont la cause. Une lecture attentive de ses ouvrages révèle, cependant, qu'il est parfaitement conscient des limitations de l'intelligence humaine. L'homme est atteint par le cancer du péché, mais l'image de Dieu en lui n'est pas entièrement effacée. Certes, l'intelligence de la créature est obscurcie, mais c'est elle précisément que l'Esprit de sagesse éclaire et renouvelle. Face à la puissance du péché, le chrétien s'engage dans un combat spirituel. Il ne faut jamais l'oublier. Dans un monde où tant de personnes vivent une crise d'identité, ce combat a souvent une dimension psychologique. Confronté aux pensées et aux utopies de notre temps, il prend alors une tournure intellectuelle. Cet aspect du combat est peut-être le plus rude, le plus aride, celui qui laisse le plus de traces dans l'individu.

F. SCHAEFFER a eu le mérite d'accepter ce choc des idées. Depuis plus d'un siècle, l'Eglise évite plutôt cet affrontement. C'est pourtant à ce type d'apologétique que Paul nous invite lorsqu'il dit : « Nous renversons les raisonnements et toute hauteur » (2 C 10 : 5), les idéologies et l'orgueil de l'homme autonome qui s'élèvent contre la sagesse et la connaissance de Dieu. En effet, la vérité personnelle, objective et intelligible est au cœur même de la foi. Le chrétien a accès à la pensée même du Christ (1 C 2 : 16).

Ainsi, le Christ est Seigneur de l'existence tout entière. Sa souveraineté s'étend aux domaines des arts, de la littérature, du

cinéma, de la philosophie, des sciences, etc ; elle se prolonge ensuite aux responsabilités civiques du chrétien, à ses engagements politiques économiques et sociaux ; elle implique le respect de la vie et le refus de l'avortement, de l'infanticide et de l'euthanasie. Ces thèmes, F. SCHAEFFER les a traités dans une vingtaine d'ouvrages qui ont été publiés à partir de 1968, et dans trois films réalisés ces dernières années⁴.

Soulignons, enfin, que la dimension polémique de la proclamation de l'Evangile va de pair, dans cette apologétique, avec la compassion. L'homme n'est-il pas un être créé à l'image de Dieu, digne de la plus haute considération ? La fidélité à la vérité appelle la fidélité à l'amour ; la fermeté doctrinale, une conduite conséquente ; la cohérence philosophique, un style de vie correspondant. C'est pour avoir trop souvent séparé ces deux aspects que les chrétiens du 20^e siècle ont si peu d'impact et de crédibilité. Nombreux sont ceux qui ont été touchés par l'accueil authentique, bien qu'imparfait, trouvé dans cette communauté de familles. L'Abri ne propose pas un style de vie autre ; il témoigne qu'en ces temps incertains, difficiles mais passionnants, il est encore possible, à l'écart du monde ou au cœur de la cité, d'avoir confiance en Dieu. Par là, le Seigneur éclaire et transfigure la réalité et la vie sur lesquels planent l'ombre de la mort.

Dans sa fragilité même, F. SCHAEFFER fut un homme de foi, et sa foi reposait sur les promesses inébranlables de Dieu. De l'aveu même de ceux qui étaient auprès de lui pendant sa maladie, il a connu des luttes jusqu'à la fin, mais c'était un homme de foi, de vraie foi, celle qui s'enracine dans la vérité elle-même. Son amour dévorant de la Parole et de la Sagesse était à la base de sa confiance dans le Dieu trinitaire : Père, Fils et Saint-Esprit.

C'est un honneur et une joie pour *La Revue Réformée* de pouvoir rendre hommage à Francis SCHAEFFER. Les textes que vous trouverez dans les pages qui suivent ne prétendent pas avoir une forme académique. Ils ont plutôt un souffle et une dimension prophétiques. Leur auteur va droit au but. Il cherche à faire entendre une autre voix, qui reflète la sagesse divine, au sein d'une génération et d'une Eglise qui ont bien du mal à trouver le Nord.

« Souvenez-vous de vos conducteurs qui vous ont annoncé la parole de Dieu ; considérez l'issue de leur vie (l'aboutissement de leur conduite) et imitez leur foi ! » (Héb 13 : 7.)

⁴ L'ensemble des écrits des SCHAEFFER forme une unité. Les ouvrages qui abordent les questions philosophiques et culturelles côtoient les écrits qui traitent des thèmes bibliques et de spiritualité. Ils sont tous d'égale importance. La trilogie : *Démission de la raison*, *Dieu, ni silencieux ni lointain* et *The God Who Is There* constitue cependant le cœur de leur apologétique.

Pour un christianisme de la contestation*

Francis SCHAEFFER

Q. — *Pourquoi êtes-vous chrétien ?*

R. — Parce que, pour moi, le christianisme, c'est la vérité, non pas une vérité religieuse, mais la vérité sur tout ce qui existe.

Q. — *Vous n'avez donc pas toujours été chrétien ?*

R. — Non ; quand j'étais jeune, j'étais agnostique. A l'âge de dix-sept - dix-huit ans, je lisais beaucoup de philosophes, et j'ai compris combien les philosophes non-chrétiens avaient de talent pour soulever des problèmes sans jamais arriver à les résoudre. Un jour, j'ai décidé de lire la Bible. Ne sachant rien d'elle, j'ai commencé par le début, comme cela se fait pour n'importe quel autre livre, et je l'ai lue jusqu'à la fin. C'est en lisant les premiers chapitres, tout particulièrement au livre de la Genèse, que j'ai compris qu'il fallait la lire comme elle se présente elle-même, et non selon la méthode préconisée par les théologiens libéraux, si je voulais avoir la réponse aux problèmes soulevés et non résolus par les philosophes. Je ne sais pas à quel moment je me suis converti — cela a demandé environ six mois — mais je sais avec certitude que la vérité en a été la source.

Q. — *Cela n'a donc pas été une simple expérience ou un état d'âme agréable ?*

R. — Oh, non !

Q. — *Avez-vous tout simplement décidé que la Bible était la vérité ?*

R. — Elle est effectivement la vérité. Je suis persuadé que ma conversion a surtout consisté à comprendre réellement ce que j'avais appris. Cela ne signifie pas que l'expérience vécue alors ait été dépourvue d'émotions, et qu'elle n'ait pas été

* Cet interview de Francis SCHAEFFER a été publiée dans le journal du Greenbelt festival de musique, *Strait*, n° 13 ; la traduction est d'Alison WELLS.

accompagnée d'un sentiment de reconnaissance pour cette découverte de la vérité. Cela ne veut pas dire non plus que je méprise l'expérience en elle-même ; pourtant ce n'est pas l'expérience qui fait de nous des chrétiens, mais la vérité du christianisme. Depuis cinquante ans, j'étudie et je suis de plus en plus persuadé de la vérité du christianisme. A la réalité du monde correspondent les réponses que Dieu nous donne dans la Bible. Nul autre système, religieux ou politique, occidental ou oriental, contemporain ou ancien ne propose de réponse adéquate à toutes les interrogations humaines comme le font les Saintes Ecritures.

Q. — A "l'Abri", vous avez cherché à montrer que le christianisme n'a rien à redouter d'une analyse intellectuelle et que, grâce à la révélation de Dieu, l'homme peut comprendre quel est le sens de la réalité.

R. — Cette façon d'aborder les choses n'est pas réservée aux seuls intellectuels, il faut le souligner. Tous les hommes, même ceux qui exercent un métier manuel, se posent les mêmes questions de fond, mais celles-ci ne sont pas toujours formulées de façon identique. A l'Abri, nous insistons beaucoup sur la prière ; Dieu n'est pas, en effet, une idée abstraite mais une personne. Si nous croyons qu'il est là, rien de plus logique que de lui parler et de chercher secours auprès de lui.

Q. — Peut-on expérimenter la vérité ?

R. — Tout à fait. Mais il convient de répéter que le chrétien s'appuie non pas sur son expérience, mais sur la vérité, et que la façon d'expérimenter la vérité consiste à prier le Seigneur et à lui demander quotidiennement son secours. La foi chrétienne fondée seulement sur l'expérience ne peut que s'envoler aux quatre vents dès que survient l'adversité, parce que son fondement n'est pas assez solide. Il est, certes, possible de vivre quantité d'expériences extraordinaires, mais dépourvues de valeur si Satan en est la source. Ainsi, en Inde, par exemple, on observe une plus grande sensibilité spirituelle que chez nous, les anglo-saxons, mais cette sensibilité spirituelle n'a rien à voir avec la vérité puisque, précisément, la religion et la philosophie auxquelles elle est liée sont fausses.

Q. — Bien des chrétiens pensent qu'il suffit de vouloir obéir à Dieu, pour qu'il nous montre le chemin et que nous ayons la certitude qu'il nous dirige. Ainsi ils écartent ce qu'ils appellent le "christianisme intellectuel".

R. — Ces chrétiens croient-ils vraiment au surnaturel ? Moi, j'y crois. Je crois à l'existence du Diable. Et le Diable, lui aussi, peut être à l'origine des expériences que nous faisons. L'inconscient, également, peut provoquer des expériences. Il ne faut jamais oublier que si loin qu'on aille, on ne sort jamais de l'univers déchu, où Satan est actif ; de même, si profondément que l'on rentre en soi-même, on demeure dans le monde déchu ;

l'inconscient comme le conscient est atteint par la chute. Voici un exemple : à la jeune femme qui me dirait, les yeux étincelants : « Dieu veut que j'épouse un tel, bien qu'il ne soit pas croyant », je devrai répondre : « Vous vous trompez car vous allez contre l'Ecriture ; or, Dieu ne se contredit jamais. Le Saint-Esprit ne nous conduit jamais sur un chemin dont la direction est opposée à ce qu'enseigne sa révélation. Si Dieu révèle sa volonté dans sa Parole, il ne peut pas nous demander de la contredire dans la vie ». De même, à une jeune femme qui se dit convaincue que Dieu veut qu'elle se fasse avorter, il faut rétorquer que Dieu n'incite personne à cela. En parlant comme ils le font, certains mentent sciemment, mais beaucoup d'autres sont vraiment persuadés que Dieu leur a parlé. D'où cela vient-il ? D'un inconscient déchu auquel il faut opposer un « non » résolu. Il n'y a qu'un seul moyen, dans la vie, d'éprouver la nature des expériences ; il consiste à les soumettre au jugement des Ecritures. En dehors de cette référence, on ne peut que s'enlisier dans des sables mouvants.

Q. — Que faut-il entendre par l'expression "être vraiment spirituel" ?

R. — Etre vraiment spirituel, c'est soumettre sa vie à l'autorité de la Parole ; c'est croire que le Christ est Seigneur sur tous les aspects de sa vie. Il ne s'agit pas d'une soumission abstraite mais d'une réalité d'ordre spirituel ; les regards de l'homme spirituel sont tournés vers Christ, non seulement au moment de sa conversion mais tout au long de sa vie. Le maître que nous suivons, c'est le Christ ressuscité et glorifié, le Vivant ; c'est de lui que nous tirons nos forces tous les jours, même si nous le faisons mal. Il n'y a ni spéculation, ni intellectualisme abstrait lorsque nous nous mettons à puiser dans la force de Christ.

Q. — Vous prenez de plus en plus position à propos de questions que beaucoup de chrétiens estiment être hors du champ normal de la vie de l'Eglise, par exemple l'avortement. Il nous est dit d'une part, de nous séparer du monde, mais d'autre part, d'être le sel de la terre... Si le retour du Christ est pour bientôt, à quoi bon essayer de remédier aux défauts d'un monde en voie de disparition ?

R. — J'ai deux choses à dire à ce sujet. Premièrement, personne ne sait si le retour de Christ est imminent ou non. Beaucoup d'événements donnent lieu, il est vrai, à des interprétations diverses, mais la Bible est très claire : nous ne savons ni le jour, ni l'heure, ni l'année. J'attends avec impatience le retour du Christ, j'espère même qu'il viendra aujourd'hui, mais j'ignore s'il viendra de mon vivant ou dans les cinq cents prochaines années. Ceux qui prétendent savoir qu'il viendra dans le présent siècle vont au-delà de la Parole. L'Eglise primitive, elle aussi, a cru discerner les signes du retour proche de Christ.

Q. — Il en a été de même au temps de la Réforme.

R. — Exactement. Chaque jour, nous devrions avoir les yeux levés vers le ciel, avec l'espoir de le voir revenir. Et pourtant, il faut aussi que nous luttions pour améliorer toutes choses au nom du Christ et pour sa gloire ; autrement nous bafouons ce même Christ que nous prétendons attendre. Martin Luther a trouvé une formule des plus heureuses à ce sujet : il a dit que même s'il savait que Christ devait revenir demain, il planterait un arbre aujourd'hui. C'est poser un faux problème que de demander si cela en vaut la peine. Pour attester leur fidélité au Christ et assumer leurs responsabilités envers lui, les chrétiens doivent en tous temps lutter pour réformer le monde. Tant que l'Occident ne reprendra pas comme fondement la foi chrétienne, les changements que nous pourrons promouvoir seront insuffisants et temporaires ; il faut néanmoins, lutter pour le bien des hommes, et agir sur notre culture comme sel et lumière. Notez que je parle du « bien des hommes » et que je ne me limite pas à ce qui est juste. Personne ne souligne plus que moi l'importance de l'évangélisation et la nécessité de la conversion. Pourtant, les chrétiens ne sont utiles à la société que s'ils vivent devant la face de Christ et selon sa volonté. Sinon les conséquences sont doubles : ils nient que le Christ est Seigneur sur tous les domaines de leur vie, et ils oublient d'aimer leurs prochains comme eux-mêmes. Pourquoi parle-t-on si peu de cela ? Certes, l'homosexualité, la pornographie, l'avortement, l'infanticide sont généralement condamnés par les chrétiens, comme contraires à la nature créée par Dieu. Mais on n'a pas l'habitude d'entendre préciser que si Dieu existe, s'il a les attributs que nous révèle sa Parole, s'il a créé l'homme à sa propre image, il nous demande, en toute justice, d'obéir à sa loi et d'être assuré que cette obéissance est bénéfique pour l'humanité.

Q. — *Vous allez être fortement critiqué pour votre coopération avec les Catholiques romains à propos de l'avortement. Comment justifiez-vous votre position ?*

R. — Je voudrais vous proposer de considérer les deux termes « allié » et « co-belligérant ». Un allié est un chrétien, un croyant, né de nouveau, avec qui je peux faire un bon bout de chemin. Il est certain que nous ne pourrons pas nous tenir compagnie tout le temps, parce que, par exemple, étant presbytérien, il me serait difficile de fonder une Eglise avec un baptiste convaincu ; pourtant, nous pourrions parcourir un grand bout de chemin ensemble. Le co-belligérant est celui qui soutient une même cause particulière que moi sans que ses motivations me paraissent justes. Je peux me joindre à lui sans danger, si je n'oublie pas qu'il n'est pas un allié, et qu'une seule question nous relie.

Q. — *Il peut donc arriver que vous soyez d'accord avec vos co-belligérants et en désaccord avec vos alliés ?*

R. — Tout à fait.

Q. — Par exemple sur le nucléaire ?

R. — Le nucléaire, et aussi l'avortement. Il y a des membres du Congrès des Etats-Unis qui seront, sans doute, au ciel avec moi et qui, pourtant, ne sont pas prêts à voter contre le remboursement de l'avortement par l'Etat. A mon avis, ils ont tort.

Q. — Proposent-ils une justification biblique de leur point de vue, ou ont-ils seulement peur de se compromettre ? Quelle est leur motivation ?

R. — Je ne sais pas ce qu'ils diraient. En pensant à plusieurs d'entre eux, il me semble discerner qu'ils ont chacun leur façon d'éviter la question. Voici un exemple extrême de cobelligérant. Le docteur ABRAHAMSON est le médecin qui, il y a dix ans, a le plus soutenu, auprès de la Cour Suprême, le projet de loi sur l'avortement. Il reconnaît avoir « supervisé » 75.000 avortements. C'est un athée. Il est devenu un adversaire de l'avortement après avoir scientifiquement découvert, grâce à l'échotomographie pratiquée en cours de grossesse, que le fœtus est un être humain.

Q. — D'après vous, l'acceptation de l'avortement est un indice extérieur d'une conception profonde de la vie ?

R. — En effet. Accepter l'avortement est un symptôme révélateur d'autre chose. Cela ne veut pas dire qu'il ne vaille pas la peine de lutter de toutes ses forces contre lui ; c'est un meurtre, une vie humaine est supprimée. Mais l'avortement est aussi le signe d'un mal plus général, le peu d'estime dont jouit la vie humaine. De l'avortement il n'y a qu'un pas à faire pour admettre l'infanticide, et ensuite pour justifier les expériences pratiquées sur le fœtus ; de là, on en arrive très vite à l'euthanasie, c'est-à-dire au petit coup de main donné aux vieux pour qu'ils disparaissent. La compassion n'est plus monnaie courante.

Q. — Il y a quelque temps les journaux ont parlé d'un Quaker qui a refusé de payer ses impôts sous prétexte qu'ils serviraient à financer les armes nucléaires. D'après ce que vous écrivez dans un livre récent, il semble que vous le soutiendrez, du moins en partie.

R. — Je crois, cependant, qu'il commet une erreur et qu'en définitive il aime moins qu'il ne paraît son voisin. Personnellement, je ne suis pas pacifiste parce que ce n'est pas ainsi que nous aimerons notre prochain comme nous-mêmes. Voici, si vous le permettez, une petite histoire. En 1950, Edith et moi, nous sommes allés à Dachau pour diriger un camp biblique. A ce moment-là, Dachau n'était pas encore devenu un musée. On voyait le camp en ruines et, dans la région, il y avait encore des Polonais qui avaient échappé, grâce à l'arrivée des soldats américains, à l'extermination. A mon sens, il est impossible d'aimer concrètement son prochain si on ne lutte pas pour empêcher que des gens soient jetés dans des fours. Tel est

encore le problème auquel l'Europe entière doit faire face aujourd'hui.

Q. — *Mais revenons au principe en cause ; qu'en pensez-vous ?*

R. — Je ne suis pas d'accord avec les modalités pratiques choisies par le Quaker dont vous parlez, mais je suis sûrement d'accord avec lui sur le fond, sur le principe qui doit régir notre vie. *Le Manifeste Chrétien* est le livre le plus difficile que j'ai jamais écrit. Je savais d'avance qu'il ferait l'objet d'interprétations extrêmes et diamétralement opposées. J'ai pourtant indiqué que toute action doit être menée sur le plan approprié, notamment lorsqu'une personne est appelée à se déterminer elle-même. On n'a pas le droit de forcer quiconque ; chacun doit être libre.

La question fondamentale est la suivante : qui veut-on servir ? Dieu ou César ? La plupart des gens comprennent mal l'histoire ancienne et pourquoi les chrétiens de l'Eglise primitive sont morts. Du point de vue chrétien, ils sont morts pour leur foi, mais pour l'Empire romain, c'est à cause de leur insoumission à l'Etat. La situation de l'Empire romain s'était dégradée à tel point que la seule manière de le réunifier résidait dans le culte de César. Ce culte n'exigeait pourtant pas que les citoyens adorent la personne de César ; les Romains étaient soit athées, soit Zoroastriens, soit adeptes de religions mystiques nouvelles. Tout était donc possible, pourvu que César tint le rôle de dieu, et que tout soit assujetti au service de l'Etat. De notre point de vue, les chrétiens d'alors sont morts parce qu'ils ont refusé de reconnaître un autre dieu que le Dieu vivant, mais ce faisant, il faut admettre qu'ils se sont rendus coupables d'insoumission civile. Tout autre attitude de leur part aurait signifié qu'il mettait César à la place de Dieu.

Je crois que Dieu a établi certaines fonctions assorties d'un pouvoir qui ne relève pas de la personne qui l'exerce. Il s'agit des relations entre époux, entre parents et enfants, entre employeur et employé, entre ministre de l'Eglise et fidèles, entre l'Etat et les citoyens. Quatre de ces relations sont évoquées ensemble, à deux reprises, dans les épîtres de Paul. Dieu a institué ces fonctions pour limiter le chaos qui régnerait immanquablement dans un monde corrompu par le péché, où chacun serait son propre dieu pour lui-même, établissant ses propres normes. Mais cela ne signifie pas que Dieu veut que l'exercice de ces pouvoirs donne lieu à l'arbitraire et soit sans frein. A notre époque où la vie humaine est l'objet de beaucoup de mépris, nos contemporains n'ont que deux raisons d'obéir à l'Etat : d'une part l'autorité et la force qu'il détient et, d'autre part, les « faveurs » qu'il dispense. L'Etat « tient » de la sorte ces citoyens. Les chrétiens, eux, ont une raison bien plus valable pour obéir à l'Etat : l'ordre de Dieu. Cependant, l'Etat n'est

pas autonome. Dieu en l'instituant n'a pas admis que, dans l'univers, une loi s'opposant à celle qu'il a lui-même édictée puisse être juste.

Ainsi, il faut choisir, sans compromis possible. Ou bien on pense que l'Etat a le droit d'exiger n'importe quoi, et que lui désobéir, c'est aller à l'encontre de la loi de Dieu ; dans ce cas, si j'avais été citoyen romain, j'aurais participé à l'exécution des chrétiens, tout en étant chrétien moi-même. Ou bien on obéit à l'Etat dans la mesure du possible, c'est-à-dire tant qu'il n'exige rien qui soit opposé à la loi de Dieu, à l'exemple de mes frères et sœurs en Christ de l'Eglise primitive.

Il revient à chaque chrétien de déterminer quelles sont les priorités dans le temps où il vit. A propos de l'attitude chrétienne ou morale vis-à-vis des armements, je rappelle que le monde entier a condamné l'Eglise allemande pour ne pas avoir réagi devant l'essor de l'hitlérisme, alors qu'elle aurait pu faire quelque chose. Il faut bien comprendre que dire : « Je vais obéir à l'Etat quoi qu'il exige », c'est mettre César à la place de Dieu.

Personne, et moi en particulier, n'est capable de voir toutes les facettes du problème. Je me demande quelle pourra être la signification du *Manifeste chrétien* derrière le rideau de fer ? Je prie pour ceux qui le liront là-bas. Lors de ma première visite aux Pays-Bas, j'ai appris quelque chose de très intéressant : les résistants aux forces de l'occupation allemande ont été, en grande partie, non pas des chrétiens libéraux, mais des chrétiens évangéliques. Ont-ils eu tort ou raison ? Pour ma part, je ne pense pas qu'ils aient eu tort. J'aurais été des leurs parce que les Allemands n'étaient pas dans leurs droits. Le véritable Chef d'Etat était la Reine des Pays-Bas. En ordonnant que les Juifs leur soient livrés pour être mis à mort et en commettant bien d'autres crimes de cet ordre, les Nazis ont anéanti leur autorité qui supplantait celle du Gouvernement légal.

Si j'étais médecin... et le moment est presque venu où, pour être médecin, il faut être prêt à pratiquer des avortements... En Amérique comme en Europe, les choses peuvent en venir là... Un médecin devra-t-il consentir à pratiquer des avortements pour obéir à la loi ? Non : il lui faudra transgresser la loi. Cela risque d'être lourd de conséquences. En conclusion, j'aimerais dire que nous ne pouvons pas être des témoins actifs, si nous ne sommes pas prêts à nous engager au plus chaud de la bataille, aussi violente soit-elle.

Quel choix faire ? *

Francis SCHAEFFER

Les personnes déboussolées, dépourvues de toute référence et n'ayant que des notions faussées sur la sécurité et la prospérité subissent dès à présent de fortes pressions qui les préparent, de façon insensible, à accepter l'établissement d'un Etat autoritaire et manipulateur. Voici quelques domaines où ces pressions sont particulièrement sensibles.

1. *Le déclin économique :*

La société moderne a été incapable de maîtriser l'inflation sans récession, première étape du déclin. Pour des raisons d'ordre politique, les mesures économiques destinées à limiter la hausse des prix ont été jugées trop rigoureuses et leur abandon a renforcé la poussée inflationniste. Ainsi, quand l'enrichissement à tout prix devient l'objectif premier du plus grand nombre, le risque de récession durable est immense. La fuite en avant s'accompagne de taux d'inflation croissant et une crise grave semble inévitable.

Il est difficile, dans la situation actuelle, de ne pas avoir une pensée pour ce qui s'est passé en Allemagne sous la République de Weimar, juste avant l'arrivée au pouvoir d'HITLER. Le Gouvernement, qui s'était montré incapable de maîtriser une inflation galopante, avait perdu son crédit aux yeux de la population et, comme l'histoire le montre, un peuple est prêt à brader ses libertés individuelles dès que les difficultés économiques s'accroissent trop. Si, de plus, l'idéal du plus grand nombre est essentiellement matérialiste et égoïste, le risque d'abandon est encore plus grand.

* Ces pages sont tirées de la conclusion de *How Should We Then Live* (Fleming Revel, 1976). La publication française est projetée par les Editions Telos. La traduction est de Maurice Favez.

2. La guerre, ou une grave menace de guerre, entre les pays expansionnistes, impérialistes, communistes et l'Occident :

Dans son livre *America* (1973), Alistair COOK a très bien montré que ce sont les qualités de la civilisation américaine, notamment sa stabilité, qui permettent les discussions, parfois fort âpres, qui ont lieu entre pays communistes et non-communistes. A vrai dire, au-delà de l'Amérique, c'est de l'Occident dans son ensemble qu'il s'agit ! Celui-ci saura-t-il résister aux pays totalitaires, alors que la pensée chrétienne n'y sert plus guère de base aux libertés ? Rappelons-nous ce qui a été dit plus haut en matière économique.

La pression exercée par les pays communistes peut se manifester d'une ou plusieurs manières : *militairement*, lors d'une crise en un point quelconque du monde où l'Occident serait faible à cet égard ; *économiquement*, en cas de récession grave ; *politiquement*, par l'arrivée au pouvoir, en Europe méridionale, des Communistes fidèles à Moscou. Cette dernière éventualité peut survenir, soit spectaculairement à la suite d'une intervention militaire de l'U.R.S.S., soit de façon insensible, sans à-coup, jusqu'à ce qu'une crise la mette en évidence. Il faut noter que ces pays d'Europe du Sud, dans lesquels les Communistes s'agissent, n'ont pas bénéficié comme ceux du Nord, à la suite de la Réforme du xvi^e siècle, d'une culture profondément biblique.

Dans cette confusion, la menace d'une guerre, surtout si elle est nucléaire, ne peut qu'inciter les personnes sans autre idéal que le matérialisme à accepter un Gouvernement autoritaire, capable d'écartier le risque de conflit, et cela d'autant plus facilement que les formes constitutionnelles seront respectées (comme le fit AUGUSTE au temps de la Rome antique). La bombe atomique est particulièrement terrifiante pour une génération opposée à l'idée qu'il existe un Dieu vivant, et convaincue que l'homme ne vit que pour lui-même et qu'il est capable, par sa seule intelligence, de comprendre pourquoi le soleil se couche ou comment les oiseaux volent.

Le roman *Sur la plage* (1952) de Nevil SHUTE (1899-1960) se situe dans cette perspective. L'auteur décrit ce qui se passe dans une ville après l'anéantissement de tous ses habitants par un bombardement atomique : les lumières brillent encore pendant un certain temps, mais plus personne ne les regarde. Lorsque Charlie CHAPLIN apprit que, contrairement à ce que l'on espérait encore récemment, il n'y avait pas de vie consciente sur Mars, il s'exprima, non en clown, mais en philosophe en disant : « Je me sens seul ». Chez de nombreux penseurs qui font de la survie biologique de la race humaine la seule valeur fondamentale, la bombe atomique est, en effet, si angoissante que tout, ou presque, paraît acceptable pourvu que la menace d'une guerre nucléaire s'éloigne.

3. Le chaos provoqué par la violence, en particulier la violence gratuite ou politique d'un terrorisme aveugle, soit dans un pays, soit dans le monde :

L'extension du terrorisme politique, national ou international, est devenue l'un des phénomènes caractéristiques de notre époque. La violence aveugle et la concertation qui semble exister entre les organisations extrémistes à l'échelle du monde accroissent la peur. Or, nous l'avons vu, rien de plus fort n'existe pour inciter à brader ses libertés !

4. Un bouleversement dans la distribution des richesses mondiales :

Ce bouleversement aurait au moins deux conséquences :

1°) une diminution du niveau de vie des pays et des personnes habitués à la croissance permanente ; on sait combien, dans une telle conjoncture, chacun révise ses comportements vis-à-vis d'autrui ; 2°) une répartition nouvelle de la puissance dans le monde. Si la prospérité et le pouvoir de décision se mettaient à suivre une spirale descendante, un gouvernement autoritaire, dès lors qu'il se montrerait apte à modérer ces désagréments, aurait toute chance de s'imposer.

5. La pénurie croissante de produits alimentaires et de matières premières dans le monde :

Cette pénurie peut s'accentuer. La disparition de la référence chrétienne dans les vieux pays chrétiens ne peut manquer d'avoir une incidence sensible sur la générosité à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières. L'utilitarisme prévaudra. Tout n'a certes pas été parfait dans le passé... mais il est probable qu'à l'avenir la pratique des actes gratuits fera place de plus en plus souvent à un comportement égoïste. L'état de pénurie grandissante est mauvaise conseillère et risque de pousser les individus à accepter le Gouvernement autoritaire qu'ils croiraient capable d'y mettre un terme. Lorsque l'insécurité augmente, la convoitise progresse aussi et chacun se montre prêt à payer n'importe quel prix pour que cela cesse.

* * *

Si ces diverses pressions continuent à croître — ce qui est probable —, il serait bien surprenant que jeunes ou vieux se montrent prêts à courir le risque de perdre leur tranquillité et leurs avantages matériels pour défendre la liberté ou le droit

des personnes ! Les premiers pays à se courber sous le totalitarisme seront ceux qui n'ont jamais connu la Réforme. C'est déjà arrivé pour un nombre croissant de pays en Asie et en Afrique.

Les membres des Gouvernements occidentaux sont, pourtant, des hommes bien informés et techniquement à la page, mais ils n'ont pas compris qu'il y a des lieux où il est impossible d'instaurer un régime de liberté sans qu'il s'établisse aussitôt un grand désordre. Ils ont cru, au contraire, dans les années 50, que l'humanité avait atteint un niveau suffisant de civilisation et que la démocratie pouvait être exportée partout. Ils ne se sont pas rendus compte que, seule, une civilisation fondée sur le christianisme permettait que l'exercice et le respect de la liberté n'engendrent pas, finalement, le chaos. Ils n'ont pas davantage compris qu'aucune rupture avec ce fondement ne pouvait être admise sans dommage.

Imposer l'exercice de la liberté dans certaines régions où l'on sait que la culture, la conception la plus courante du monde, la font synonyme de désordre, c'est hâter le développement du processus inverse. Les journaux sont pleins d'exemples de pays qui ont progressivement sombré dans le totalitarisme, après que la démocratie leur ait été imposée de l'extérieur ou par le Gouvernement en place.

Jiro TOKUYAMA, directeur de l'Institut Nomuro (le plus grand centre japonais de recherches pluridisciplinaires), a écrit dans *Newsweek* :

« Les religions occidentales sont basées sur la foi en un Dieu éternel et infini, mais les Japonais... n'ont pas perçu l'existence d'un être permanent de ce genre. Ils croient que le Bien varie suivant les époques et les situations. »

TOKUYAMA a bien vu que la morale privée et la forme de société d'un peuple dépendent de sa conception du monde.

Mais il y a plus. Lorsque des nations intrinsèquement non démocratiques se trouvent majoritaires dans des organismes internationaux (O.N.U., etc.), elles ne peuvent pas se comporter autrement que chez elles, même si c'est au mépris des conventions ou des chartes en vigueur. S'imaginer qu'il puisse en être différemment serait insensé et utopique.

Ceci dit, il convient d'ajouter qu'il n'y a rien de magique dans les pays où la pensée Réformée a favorisé le respect des libertés individuelles ; en effet, si cette pensée tombe en oubli, la liberté est en grand danger. Quel que soit le parti politique au pouvoir, l'opportunisme guidera de plus en plus les décisions en tous domaines et remplacera les principes abandonnés.

La plupart des dirigeants des vieux pays chrétiens sont acquis à la modernité, même s'il y a, heureusement, quelques exceptions, trop peu nombreuses, il est vrai. L'aspiration à l'auto-

nomie, c'est-à-dire à l'indépendance vis-à-vis de Dieu, de l'enseignement biblique et de la révélation divine en la personne du Christ, s'observe aussi bien chez les politiciens que chez les professeurs d'université ou dans la population. La plupart des dirigeants pensent et agissent, à l'intérieur comme à l'extérieur des frontières, comme s'il n'existe pas de principes permanents pour se conduire.

Ce comportement « de synthèse » que l'on observe des deux côtés du rideau de fer correspond à l'idée qu'il n'existe pas de notion permanente et distincte du bien et du mal, mais seulement un mélange des deux applicable dans les affaires publiques comme dans la vie privée, dans les relations internationales aussi bien qu'en politique intérieure. Ce sont surtout, comme il est normal, les intellectuels qui ont été jusqu'au bout des conséquences de leur abandon de la foi chrétienne. Mais ils ne sont pas les seuls ; beaucoup font de même sans y réfléchir vraiment. Le pragmatisme domine : seul, le résultat compte. Inutile de se soucier de savoir s'il y a ou non des notions permanentes du bien ou du mal. Cela est vrai aussi bien dans les relations intérieures qu'extérieures des pays. L'objectif est que la paix et la prospérité soient sauvegardées, et cela quel qu'en soit le prix. En Occident, la situation s'est dégradée à un point tel que plus rien n'est absolu, tout est relatif et contingent.

On se souvient de l'événement inquiétant de l'histoire relativement récente que fut la signature, le 30 septembre 1938, du traité de Munich par le Premier Ministre britannique CHAMBERLAIN. Il avait cru parvenir à « la paix pour notre époque », alors que le prix payé fut la Tchécoslovaquie et tout ce qui suivit. Le discours que Winston CHURCHILL prononça, peu après, à la Chambre des Communes a, aujourd'hui, une résonance prophétique :

« Il faut que l'on sache que nous avons subi une défaite sans avoir fait la guerre... Il faut que l'on sache que nous venons de franchir une étape terrible de notre histoire... et que des paroles dramatiques ont été prononcées, pour notre temps, contre les démocraties occidentales : « Tu as été pesé sur la balance et tu as été trouvé léger ». Et ne croyez pas que cela soit fini. Nous ne faisons que commencer à payer. Ce n'est encore que la première gorgée d'une coupe amère qui nous sera présentée année après année... à moins que, dans un suprême sursaut de santé morale et d'énergie farouche, nous ne nous mettions, comme autrefois, à nous battre pour la liberté. »

Quel dommage qu'après la dernière guerre aucun dirigeant, dans un même élan prophétique, n'ait averti l'Occident qu'il était en train de perdre une nouvelle bataille morale. A cette époque, 50.000 cosaques ont été envoyés contre leur gré en U.R.S.S., où ils furent emprisonnés et tués par STALINE. SOLJENITSYNE, dans

L'archipel du goulag, pose la question : « Quelle a pu être la raison, militaire ou politique, pour qu'on livrât à la mort ces centaines de milliers d'hommes ? » Dans *Le communisme : un héritage de terreur*, le même écrivain dit qu'un million et demi de citoyens soviétiques, qui ne désiraient pas retourner en Russie communiste, y ont été renvoyés de force avant d'être exécutés. Dans *The Last Secret* (1974), Nicholas BETHELL rapporte qu'un officier supérieur de l'Etat-Major britannique, qui avait supervisé la remise des Cosaques aux Soviétiques, aurait dit : « Nous ne pouvons rien faire pour venir en aide maintenant à ces pauvres diables ; leur destinée peut au moins nous servir de leçon. »

Les années qui se sont écoulées depuis ne permettent pas de dire si cette leçon a été apprise. Dépourvu de notion claire du bien et du mal, et n'ayant pour tout concept que l'amalgame, le pragmatisme et l'utilitarisme, à quel prix l'Occident ne paiera-t-il pas sa tranquillité et son bien-être ?

Les idéaux humanistes sont, et ne peuvent que demeurer, inadéquats en notre temps comme dans l'avenir. Au premier chapitre de ce livre, nous avons évoqué l'image d'un pont assez solide pour supporter le poids des passants mais pas assez pour ne pas s'écrouler sous celui d'un camion. Nous sommes comme ce pont : si les récessions économiques se multiplient, si la peur de voir disparaître tranquillité et prospérité s'accroît, si les risques de guerre s'intensifient, si la violence et le terrorisme se répandent, si les vivres et les matières premières se raréfient (tout cela représente plus que de simples hypothèses), la situation deviendra de plus en plus critique. Lorsque ces difficultés s'abattront sur des gens n'ayant pour toutes valeurs que la tranquillité et le bien-être avant tout, elles les écraseront comme le camion à six essieux ne peut que détruire le petit pont.

Aussi, si telle est bien la situation, comme je le crois, n'y a-t-il qu'une alternative : ou bien l'établissement d'un ordre imposé, totalitaire, ou bien un sursaut de notre société redécouvrant ce qu'elle a su autrefois, à savoir que la liberté sans le chaos est possible si la révélation de Dieu dans la Bible et par le Christ est reconnue et écoutée. Plutôt que de baisser les bras et de se soumettre face aux malheurs qu'engendre un Etat totalitaire (nous les avons énumérés dans les chapitres précédents), adoptons résolument le deuxième terme de l'alternative.

Il ne faudrait pas, cependant, considérer les valeurs chrétiennes d'un point de vue pragmatique, c'est-à-dire comme de bons moyens pour atteindre une fin. Le message biblique est la Vérité, et comme tel il implique que nous soyons soumis à l'enseignement qu'il donne. La Vérité, c'est que l'homme n'est pas une réalité fortuite due au temps et au hasard, mais qu'un Dieu vivant et infini est le Créateur de l'univers, c'est-à-dire le continuum espace-temps.

C'est sur cette base-là que les fondateurs de la science moderne ont travaillé. En reconnaissant le Christ comme Sauveur et Seigneur, et en vivant conformément à la volonté de Dieu, les hommes trouvent le sens des choses, ont une morale et des valeurs de référence, et découvrent la signification de l'homme. Et tout cela n'a rien à voir avec une moyenne statistique obtenue à partir d'éléments divergents. La Vérité unifie tout, la connaissance et la vie, et ne recourt ni à l'utilitarisme, ni à la démission de la raison. Le retour à la Vérité permet aux individus de trouver le fondement de leur vie, de leur existence, et ainsi d'exercer une influence déterminante autour d'eux. *Il n'est pas nécessaire que les chrétiens soient majoritaires dans la société pour qu'il en soit ainsi.*

En l'an 60 de notre ère, un juif chrétien, qui connaissait bien la pensée grecque et romaine de son époque, écrivit une lettre à des habitants de la ville de Rome. Auparavant, ce juif avait dit les mêmes choses dans un discours à l'Aréopage d'Athènes (l'Acropole au-dessus de lui et l'ancienne place du marché plus bas que lui), ce lieu où les philosophes grecs se réunissaient pour discuter. Une plaque en signale aujourd'hui l'emplacement et reproduit le texte du discours qu'il a prononcé dans le grec courant de l'époque. A Athènes, Paul fut interrompu ; mais nous, aujourd'hui, nous avons dans sa lettre aux Romains la totalité de son message aux penseurs de son temps. Que dit-il ?

Paul dit que la vision grecque et romaine du monde n'est pas adéquate pour répondre aux questions sur l'existence de l'univers et son organisation, ou sur le caractère unique de l'homme. Il dit à ses auditeurs qu'ils méritent d'être jugés car, conscients de leur ignorance, ils se refusent à voir la réponse qu'ils ont sous les yeux et font comme s'ils la gommaient.

« La colère de Dieu se révèle du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui retiennent injustement la vérité captive, car ce qu'on peut connaître de Dieu est manifeste pour eux, car Dieu le leur a manifesté. En effet, les perfections invisibles de Dieu, sa puissance éternelle et sa divinité, se voient fort bien depuis la création du monde, quand on les considère dans ses ouvrages. Ils sont donc inexcusables... » (Rm 1 : 18 ss)

Paul précise, ici, que l'univers, son organisation, et le caractère unique de l'homme confirment la vérité que la Bible enseigne en détail. Au temps des Réformateurs, dans le mouvement de retour à un christianisme plus biblique, on croyait que Dieu existe, qu'il n'est pas resté silencieux mais a parlé aux hommes dans la Bible et par le Christ, les invitant à revenir à lui en s'appuyant uniquement sur la mort de Christ. C'est sous l'influence de ce christianisme plus biblique que les domaines socioculturels, par exemple, ont été structurés en vue d'un bon exercice de la liberté. C'est ainsi que, grâce aux règles indiquées

dans l'Ecriture, on put jouir d'une immense liberté sans que pour autant s'instaure le chaos. Il y a là, pour nous, un sujet de grand espoir pour l'avenir. Le choix est donc clair : ou cette attitude, ou le totalitarisme.

Les hommes ont un comportement beaucoup plus conforme qu'ils ne se l'imaginent à leur conception du monde. Aussi le problème se situe-t-il en l'homme lui-même et non dans son environnement. Le tout est que sa conception du monde soit la bonne, celle qui permet de connaître la vérité et, ensuite, de vivre de façon conséquente.



Ce qui caractérise la génération actuelle des penseurs humanistes est la *dichotomie*. Il s'agit d'une rupture entre deux domaines. D'une part il y a ce qui est rationnel, par exemple le domaine des activités scientifiques. D'autre part, il y a le sens des choses et les valeurs humaines, ce qui est irrationnel, par exemple tout ce qui donne de l'espoir à la vie et qui peut varier d'une personne à l'autre. A vrai dire peu importe ce que chacun considère comme rationnel ou irrationnel ; ce qui est dramatique, c'est le principe même de la dichotomie, qui est la marque distinctive de la pensée humaniste actuelle avec sa *méthodologie existentialiste*.

Les chrétiens doivent veiller à ne pas procéder de la même manière. Or, c'est ce qui arrive lorsque, tout en sauvegardant le système de valeurs et la signification de la vie tels que la Bible les expose — c'est-à-dire tout ce qui a trait « aux questions religieuses » —, ils laissent de côté l'enseignement de celle-ci sur le cosmos et l'histoire, ainsi que ses prescriptions éthiques comme si elles n'avaient qu'une valeur culturelle. Si nous agissons ainsi, la génération qui nous suit se trouvera coupée du christianisme historique. Quant à nous, rien ne nous distinguerà de nos contemporains à un moment précis de l'histoire où ils ont tellement besoin que nous exerçions auprès d'eux un ministère prophétique. C'est d'ailleurs là notre devoir. Impossible d'être pour notre civilisation comme le sel purificateur si nous adoptons également la méthodologie existentielle face à l'Ecriture Sainte. Dans ce cas, nous n'avons plus, en effet, de critères de référence pour exercer une influence bienfaisante sur la culture, l'Etat et la société.

Les chrétiens sont appelés, non seulement à avoir une conception vraie du monde, à connaître la vérité à ce sujet, mais aussi à agir de façon conséquente, individuellement et collectivement, afin d'influencer autant que possible tout ce qui se décide et se fait dans les divers domaines de la vie sociale.

C'est avec reconnaissance que nous pouvons penser à des chrétiens comme Elizabeth FRY, Lord SHAFESBURY, William WIL-

BERFORCE et John WESLEY qui, à l'époque de l'esclavage et celle qui suivit la révolution industrielle, s'exprimèrent clairement et agirent publiquement contre l'esclavage et l'usage égoïste des richesses. Saurons-nous également forcer la reconnaissance des chrétiens de demain en dénonçant avec force, aujourd'hui, en paroles et en actes, non seulement le racisme et le culte de la consommation, mais aussi ce péril particulier : le totalitarisme ? Serions-nous capables de résister à un gouvernement de ce type ? Si un tel événement se produisait, il y a fort à craindre que les chrétiens que nous sommes ne bronchent pas tant que rien de fâcheux n'atteindra leurs activités religieuses, comme l'évangélisation, et leur manière de vivre. Ce silence ne pourra pas, cependant, se justifier par le fait de la déchristianisation de notre société et de notre culture.

Il vaut mieux être réaliste. C'est au nom des absous bibliques que Jean-Baptiste a élevé la voix contre l'absolutisme en la personne d'Hérode ; il l'a payé de sa vie. A l'époque romaine, les chrétiens ont refusé d'adorer César et les Autorités ont considéré cela comme une atteinte à l'unité de l'Empire ; un bon nombre d'entre eux ont payé fort cher ce comportement.

Soyons réalistes. Si nous, chrétiens, nous ne parlons pas nettement lorsque des gouvernements totalitaires surgissent soit dans nos pays, soit ailleurs, il pourrait bien arriver que nos enfants et nous-mêmes soyons considérés comme des ennemis de la société ou de l'Etat. Aucun gouvernement réellement totalitaire ne peut tolérer que ses décisions arbitraires soient jugées ouvertement au nom d'un absolu et non suivies d'obéissance. C'est ce qui s'est passé dans l'empire romain au temps de l'Eglise primitive. Il n'y aura certes plus à rendre de culte à César, mais la situation sera équivalente pour ceux qui se permettront de juger l'Etat et de critiquer la société.

Et ne perdons pas de vue que s'abstenir de prendre position contre l'établissement d'un gouvernement autoritaire, c'est déjà se décider en sa faveur.

Le titre de ce livre, *Comment pourrions-nous vivre ?*, est tiré du verset 10 du chapitre 33 du prophète EZÉCHIEL.

« La parole de l'Eternel me fut adressée en ces mots : Fils d'homme, parle aux gens de ton peuple ! Tu leur diras : Lorsque je fais venir l'épée contre un pays, et que le peuple du pays prend dans ses rangs quelque homme et l'établit comme sentinelle, si cet homme voit venir l'épée contre le pays, sonne du cor et avertit le peuple, et si celui qui entend le son du cor ne se laisse pas avertir, et que l'épée vienne l'enlever, son sang sera sur sa tête. Il a entendu le son du cor, et il ne s'est pas laissé avertir : son sang sera sur lui. Celui qui se laisse avertir sauvera sa vie. Si la sentinelle voit venir l'épée et ne sonne pas du cor, si le peuple n'est pas averti, et que l'épée vienne enlever

quelqu'un, celui-ci sera enlevé à cause de son injustice, mais je réclamerai son sang à la sentinelle.

Et toi, fils d'homme, je t'établis comme sentinelle sur la maison d'Israël. Tu écouteras la parole qui sort de ma bouche et tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant : Méchant, oui, tu mourras ! si tu ne parles pas pour avertir le méchant au sujet de sa conduite, ce méchant mourra à cause de son injustice, mais je te réclamerai son sang. Mais si toi tu avertis le méchant pour le détourner de sa conduite, et qu'il ne se détourne pas de sa conduite, il mourra dans son injustice, et toi tu sauveras ta vie.

Et toi, fils d'homme, dis à la maison d'Israël : Vous dites : Nos crimes et nos péchés sont sur nous, et c'est à cause d'eux que nous sommes frappés de langueur ; *comment pourrions-nous vivre ?* Dis-leur : Je suis vivant ! — oracle du Seigneur, l'Eternel —, ce que je désire, ce n'est pas que le méchant meure, c'est qu'il change de conduite et qu'il vive. Revenez, revenez de vos mauvaises voies. Pourquoi devriez-vous mourir, maison d'Israël ?

...Si le méchant se détourne de sa méchanceté et pratique le droit et la justice, *il vivra à cause de cela.* » (Ez 33 : 1-11, 19)

Ce livre a été écrit avec l'espoir d'aider notre génération à renoncer à la perversion la plus grande qui soit — mettre la créature à la place du Créateur —, à s'écartier des sentiers de la mort et à choisir la vie.

Le monde évangélique à l'heure de la vérité *

Francis SCHAEFFER

Aujourd'hui, nous devons tenir bon au sujet de l'Ecriture, sans faire de compromis, et ceci pour deux raisons : d'abord et avant tout, c'est seulement ainsi que nous pourrons rester fidèles à l'enseignement que la Bible donne sur elle-même et à ce que le Christ dit d'elle. Cette raison à elle seule devrait suffire, mais il est encore un autre motif : nous devons nous attendre à vivre des moments difficiles, aussi bien nous-mêmes que nos enfants spirituels et selon la chair. Si nous n'avons pas une compréhension solide de ce qu'est l'Ecriture, nous ne serons pas équipés le moment venu.

Le christianisme ne recueille plus de consensus dans notre société et ne sert plus de fondement à notre législation. Nous nous trouvons à un moment où l'humanisme triomphe dans les domaines de l'éthique, des valeurs et du droit. Notre société ne possède plus que des valeurs relatives, basées sur des moyennes statistiques.

La Réforme, en affirmant fortement l'importance de la Bible, en disant que tout ce que l'Ecriture enseigne est la révélation divine, a doté la société de structures spécifiques et y a fait éclore la liberté. Voici pourquoi les pays qui ont connu la Réforme ont pu jouir de libertés extraordinaires — telles que le monde n'en avait jamais connues auparavant — sans que surgisse le chaos, car le droit et la morale reposaient sur un fondement commun, l'enseignement biblique. Mais cette situation n'existe plus, et il est impossible de comprendre la société actuelle si nous ne voyons pas ce qui s'est passé. Si nous regardons le passé, il apparaît, par exemple, que c'est à partir de la fin des années 30 que le point de vue chrétien est devenu minoritaire aux Etats-Unis et qu'il ne recueille plus le consensus en éthique et en droit.

* Publié dans *Evangel 2 : 3* ; la traduction est de Maurice Favez.

Le christianisme biblique enseigne, essentiellement, que l'on ne peut se trouver en présence du Dieu saint que sur la seule base de l'œuvre accomplie par Christ. Comme son œuvre est parfaite, il est inutile, et même impossible, d'y ajouter quoi que ce soit. Cependant, là où le christianisme fait l'unanimité, comme ce fut le cas dans les pays de la Réforme (et aux Etats-Unis il y a encore quelques années), il apporte avec lui un bon nombre de bénédictions secondaires, c'est-à-dire, par exemple, la jouissance sans désordre de libertés extraordinaires, car les absous fournissent un cadre au sein duquel s'exerce la liberté. Mais dès que ce cadre est ôté, comme c'est le cas aujourd'hui, les forces nées de la Réforme deviennent destructrices et conduisent la société au chaos. C'est ainsi que nous pouvons comprendre ce qui s'est passé dans les années 60, car c'est à partir de ce moment que nous avons vu réellement où va une société qui abandonne toute perspective chrétienne.

Au cours des années 70 et 80, la plupart des gens, les jeunes et les aînés, ne disposent plus que de faibles valeurs : la paix et la prospérité personnelles. Je ne parle pas ici de la paix du cœur, mais plutôt d'une insensibilité aux problèmes des autres, ceux du voisinage immédiat ou ceux du monde entier. Etre en paix personnellement, cela signifie mener une vie, quelle qu'elle soit — bourgeoise ou « hippie », cela n'a pas d'importance — sans soucis majeurs, sans préoccupations de ce qui pourra advenir de fâcheux à ses enfants ou à ses petits-enfants. La propriété consiste en une accumulation toujours croissante de biens matériels, indice d'une vie réussie. Ces deux objectifs, malgré leur faiblesse, s'imposent aux jeunes et aux moins jeunes de notre culture.

Il en allait autrement dans les années 60. A cette époque-là, les jeunes espéraient sincèrement améliorer leur vie, étant bien conscients de l'emprise sur la société des concepts de « paix » et de « prospérité » personnelles, mais leurs solutions n'étaient pas adéquates. Ils ont maintenant fait volte-face et abandonné toute espérance, devenant complètement apathiques. La plupart d'entre eux ont fini par s'approprier les faibles valeurs de vie de leurs aînés. Telle est la situation, aussi bien chez nous qu'à l'étranger. De plus, nous commençons à voir une élite autoritaire remplir le vide ainsi créé et imposer des valeurs arbitraires. C'est dans ce cadre que nous, chrétiens respectueux de la Bible et nos enfants, nous devons nous préparer à vivre des jours difficiles. Le temps de la facilité est terminé pour les chrétiens évangéliques et, seule, une pensée solidement enracinée dans l'Ecriture pourra leur permettre de résister à la pression de cette culture envahissante, fondée sur le relativisme. Il faut se souvenir que ce qui a permis aux premiers chrétiens de tenir face à l'opposition de l'empire romain, ce sont les absous qu'ils avaient reçus d'un Dieu infini et personnel

dans l'Ancien Testament, et la révélation dans la personne du Christ et dans le canon, alors en formation, du Nouveau Testament.

Cependant, même si leur nombre grandit aux Etats-Unis et dans le monde entier, les chrétiens évangéliques ne sont pas unis pour défendre une position forte concernant les Saintes Ecritures. C'est pourquoi j'en ai parlé dans une communication, lors du Congrès International pour l'Evangélisation Mondiale, tenu à Lausanne, en 1974, dont voici un extrait :

« Nous devons l'affirmer : pour que les évangéliques méritent leur nom, il ne faut pas compromettre notre doctrine de l'Ecriture. Que nous sert-il de croire numériquement si, en même temps, une bonne partie d'entre nous amoindrit l'essentiel, c'est-à-dire la Bible.

Nous devons constater avec tristesse qu'en certains endroits, Facultés de théologies ou autres institutions de ce genre, ainsi que chez certaines personnes, bien que portant le nom d'évangéliques, on observe une appréciation amoindrie de l'Ecriture. Voilà le problème : La Bible dit-elle la vérité, étant infaillible en tout ce qu'elle dit, même quand elle parle de l'histoire et du cosmos, ou alors ne fournit-elle une sorte de révélation que lorsqu'elle aborde des sujets religieux ?

Le cœur de la théologie néo-orthodoxe existentialiste, c'est que la Bible nous donne le moyen de faire des expériences religieuses, mais que, lorsqu'elle touche des domaines vérifiables, — savoir l'histoire et la science, elle contient des erreurs. Mais nous devons malheureusement constater que cette façon d'envisager l'Ecriture s'est infiltrée dans des cercles dits évangéliques, de sorte que maintenant, l'on enseigne une théologie néo-orthodoxe, existentialiste sous le nom de théologie évangélique.

Il nous faut donc maintenant savoir si la Bible nous révèle une vérité propositionnelle (c'est-à-dire, une vérité que l'on peut exprimer sous forme de propositions) quand elle nous parle de l'histoire et du cosmos, donc quand elle fait part des événements se déroulant avant Abraham, dans les onze premiers chapitres de la Genèse, ou si elle n'a de valeur que lorsqu'elle traite de sujets purement religieux. T.H. HUXLEY, biologiste, ami de DARWIN, le grand-père d'Aldous et de Julian HUXLEY, écrivit en 1890 qu'il prévoyait que dans un avenir pas trop éloigné, la foi serait détachée des faits, surtout en ce qui concerne la période pré-abrahamique de l'histoire, et que cette foi triompherait à jamais. Cette citation est surprenante, car elle date de 1890, c'est-à-dire avant la naissance de la philosophie et de la théologie existentialistes. Elle témoigne d'une perspicacité remarquable. Je suis certain que pour HUXLEY et ses amis, cette phrase était une sorte de plaisanterie, car ils comprenaient bien que s'il fallait séparer la foi de tout fait et surtout de l'histoire pré-

abrahamique, elle ne serait plus qu'une forme supplémentaire de ce que l'on appelle aujourd'hui un « trip »¹.

Il se trouve malheureusement qu'aujourd'hui, non seulement des théologiens néo-orthodoxes existentialistes, mais également des personnes qui se disent évangéliques, accomplissent la prophétie faite par HUXLEY. Il s'agit aussi bien de théologiens affirmant que tout n'est pas révélation dans la Bible que de scientifiques disant que l'Ecriture n'enseigne rien (ou alors, peu de choses) sur le cosmos.

Martin LUTHER a dit : « Si j'annonce chaque portion de la vérité de Dieu le plus fort et le plus clairement possible, sauf précisément ce petit point qu'attaquent le monde et le diable, je ne confesse pas Christ, même si je l'annonce ouvertement. Quand la bataille fait rage, on mesure la loyauté des soldats à leur résistance sur tous les fronts ; seulement, s'ils flanchent là où l'ennemi attaque, ce courage se transforme en fuite et déshonneur ».

A notre époque, le champ de bataille, c'est l'Ecriture. C'est l'heure de vérité : ou bien nous tenons bon avec l'Ecriture, ou bien nous la trahissons.

Voici la première chose à faire, avec amour, mais également avec clarté : on n'est pas vraiment évangélique si l'on ne fait pas de différence entre ceux qui reconnaissent pleinement l'Ecriture et ceux qui la mutilent. »

La méthodologie existentielle s'est infiltrée dans les milieux dits évangéliques ; elle domine la philosophie, l'art, la musique et la littérature, le cinéma et la culture en général ; elle est également la forme prédominante de la théologie libérale contemporaine. Qu'enseigne-t-elle ? Que dans le domaine de la raison, l'histoire et ce qui concerne le cosmos, — c'est-à-dire, là où la Bible parle de choses relevant du domaine scientifique —, l'Ecriture contient de nombreuses erreurs. Mais que nous pouvons, cependant, espérer faire une sorte d'expérience religieuse dans d'autres aspects de l'existence, malgré les erreurs que contient la Bible.

Cette théologie a été malheureusement reprise, il y a peu, sous le nom de théologie évangélique. Voici comment cela a commencé, il y a quelques années : la Bible contient des erreurs quand elle aborde les sujets de l'histoire et du cosmos mais, insistait-on, on peut rester encore fidèle au système de valeurs et aux éléments religieux mentionnés par la Bible. Je vais vous citer les textes de deux auteurs, très éloignés géographiquement, mais tous deux bien évangéliques, pour vous montrer comment on peut affirmer que la Bible contient des erreurs dans le domaine de la raison.

¹ C'est-à-dire une expérience vide de tout contenu (NdT).

« A notre époque, certaines personnes considèrent que l'inspiration plénire et verbale de la Bible permet d'affirmer son inerrance, non seulement là où elle fait ouvertement part des puissants actes rédempteurs de Dieu, mais également dans les parties secondaires ou dans des déclarations qui traitent de sujets ne relevant pas de la révélation, comme la géologie, la météorologie, la cosmologie, la botanique, l'astronomie, la géographie, etc. »

Autrement dit, la Bible est divisée en deux parties. Pour bien des gens comme moi-même, cette façon de voir est familière, — on la trouve dans les écrits de Jean-Paul SARTRE, Albert CAMUS, Martin HEIDEGGER et Karl JASPERS, de même que chez les milliers de gens qui ont accepté de suivre la méthodologie existentialiste.

Un autre texte, en provenance d'un autre pays, très éloigné des Etats-Unis :

« A mon avis, le problème est encore plus considérable, quand on envisage l'extension, posée par les fondamentalistes, du principe de non-contradiction de l'Ecriture aux domaines historiques, géographiques et statistiques, qui ne concernent aucunement la question du salut, parce qu'ils appartiennent à l'élément humain de l'Ecriture. »

Ces deux textes disent la même chose. Ils établissent une dichotomie, une division. Ils disent que la Bible contient des erreurs, mais que nous devons néanmoins rester attachés à son élément religieux. Voilà comment la méthodologie existentialiste s'est infiltrée dans les milieux évangéliques.

Voyons maintenant ce que la *Déclaration de Lausanne* déclare sur l'Ecriture :

« Nous affirmons l'inspiration divine, la vérité et l'autorité de l'Ecriture, tout entière, Ancien et Nouveau Testament : il n'y a pas d'erreur dans tout ce qu'elle affirme ; elle est la seule Parole écrite de Dieu, et l'unique règle infaillible de foi et de vie. »

Je dois dire que la petite phrase « il n'y a pas d'erreur dans tout ce qu'elle affirme » ne représente pas ma contribution personnelle au Congrès de Lausanne. J'ignorais même que cette phrase allait s'y trouver jusqu'à ce que je la vois imprimée dans le texte définitif. Je vais d'abord vous dire pourquoi historiquement cette phrase est convenable si l'on en interprète correctement les termes. Nous ne disons pas que la Bible est sans erreur dans les choses qu'elle n'affirme pas. L'un des exemples les plus clairs se trouve dans le passage biblique bien connu : « L'insensé dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu ». En effet, ce passage ne nous dit pas que la Bible enseigne la non-existence de Dieu. De plus, nous ne disons pas non plus que la Bible est sans erreur quant aux interprétations humaines qu'on en a fai-

tes. Ainsi, en elle-même, cette déclaration est parfaitement correcte. Cependant, j'ai tout de suite compris, en la voyant imprimée, qu'il serait très aisément de la dénaturer. En août 1975, Billy GRAHAM m'écrivit ce qui suit : « Je pensais écrire une brochure sur « tout ce qu'elle affirme », car, pour moi, cela veut dire, la Bible tout entière. Malheureusement, plusieurs personnes se sont servies de cette déclaration comme d'une échappatoire ».

Comment cela est-il possible ? Simplement, en disant que la Bible n'« affirme » que le système de valeurs qu'elle contient ainsi que certains éléments religieux, de sorte que les gens qui pensent cela peuvent très bien signer la *Déclaration de Lausanne*, tout en se disant : « Mais la Bible n'affirme pas sans erreur ce qu'elle enseigne sur l'histoire et le cosmos ».

La méthodologie existentielle est tellement répandue au sein de nombreuses communautés évangéliques que de vieux mots, tels que « infalliabilité », « inerrance », « sans erreur », sont désormais privés de toute signification, à moins de les compléter comme suit : « La Bible est sans erreur, non seulement quand elle enseigne un système de valeurs ou des éléments religieux, mais également quand elle mentionne l'histoire et le cosmos, c'est-à-dire même ce qui relève du domaine scientifique ».

Ceux qui affaiblissent ainsi l'autorité de la Bible agissent au nom d'une certaine « orientation culturelle », par laquelle, dans les domaines spécifiques de l'histoire et du cosmos, l'Ecriture ne fait que réitérer ce qui était communément cru à l'époque. Par exemple, lorsque la Genèse et Paul affirment très clairement qu'Eve provient d'Adam, ce récit, disent-ils, n'est rien d'autre que le reflet de ce que l'on croyait alors. C'est ainsi que non seulement les onze premiers chapitres de la Genèse, mais également le Nouveau Testament sont relativisés et perdent leur caractère absolu.

Mais nous devons bien prendre conscience qu'à partir du moment où ce processus commence, il va très loin, ainsi qu'on peut le voir chez certaines personnes se disant encore évangéliques. En effet, ces personnes ont d'abord affirmé que la Bible n'était fiable que lorsqu'elle parlait de systèmes de valeurs et d'éléments religieux ; mais maintenant ils disent que même les absous moraux transmis par la Bible sont aussi « contingents culturellement » que ses affirmations historiques et cosmologiques. Je vais vous donner deux exemples, mais il pourrait y en avoir d'autres encore.

Je mentionnerai d'abord les facilités accordées au divorce et au remariage. Selon ces théologiens, les réglementations bibliques très strictes sur ce sujet dépendent de leur contexte culturel et ne sont, par conséquent, applicables qu'au moment où le Nouveau Testament a été rédigé. Ce que la Bible enseigne à ce sujet et pour d'autres choses encore est donc purement contingent. Il s'en suit que dans certaines Eglises, ni les membres,

ni les anciens, ni les pasteurs ne se sentent obligés de suivre les ordonnances bibliques qu'ils estiment purement contingentes et nullement absolues.

On peut faire des remarques semblables concernant l'ordre à respecter chez soi et dans l'Eglise. Des personnes portant le nom d'évangéliques disent, en effet, qu'il faut comprendre ces passages à la lumière de leur contexte culturel.

Autrement dit, la situation a ainsi évolué au cours des cinq à six dernières années : on a commencé par mettre en doute l'exactitude des déclarations bibliques sur l'histoire et le cosmos, en disant qu'il fallait les replacer dans leur contexte culturel, tout en maintenant le système de valeurs bibliques et les éléments religieux. Maintenant, les valeurs elles-mêmes ont rejoint les textes historiques et cosmologiques dans la sphère de la « contingence culturelle ». Une fois lancée, rien ne peut arrêter cette démarche. C'est ainsi que la Bible ne fait que répéter ce qui se dit à notre époque et dans notre culture ; elle y est ainsi soumise au lieu de le juger.

A partir du moment où des hommes et des femmes, tout en continuant à se réclamer du nom d'évangéliques, commencent à suivre la pente de la méthodologie existentialiste, la Bible cesse, pour eux, d'être la Parole de Dieu sans erreur, ses différentes parties s'en vont l'une après l'autre. Quand on en est parvenu à ce point, que reste-t-il de la Bible ? Uniquement ce que les théologiens libéraux en disaient dans les années 20 et 30, lorsque Gresham MACHEN parlait de la destruction de la fondation sur laquelle repose le christianisme. Quel est ce fondement ? Le Dieu infini et personnel n'est pas resté silencieux, mais il s'est exprimé sous la forme de vérités propositionnelles (ce que la Bible enseigne), y compris ce qui est dit sur le cosmos et l'histoire, y compris les absous en matière de morale et d'éléments religieux.

A quoi sert-il aux évangéliques de grandir en nombre si une part croissante d'entre eux en vient à ne plus en mériter le nom ? Si cette attitude dure, l'enseignement de la Bible sur elle-même et ce que Jésus disait de l'Ecriture ne seront plus respectés. De plus, ne l'oublions pas, nous et nos enfants, nous ne serons pas prêts pour les moments difficiles en perspective.

En outre, si nous approuvons de telles personnes, nous ne pourrons plus être comme le sel régénérateur pour notre culture, qui estime que la morale aussi bien que le droit sont purement contingents, qu'ils résultent de moyennes statistiques. Tel est le signe distinctif de notre époque. Si nous sommes marqués par ce signe, pourrons-nous apporter le sel régénérateur à la génération brisée au sein de laquelle nous vivons ?

Si les évangéliques du monde entier veulent être prêts à affronter les difficultés à venir, ils doivent accepter de se démarquer. Les personnes qui occupent des postes de direction dans

les milieux évangéliques doivent avoir le courage de tracer, publiquement, une ligne de démarcation entre ceux qui ont une conception correcte de l'Ecriture et ceux qui suivent une méthodologie existentialiste. Si nous n'agissons pas ainsi, nous sapons la route sous les pieds de nos enfants, et nous perdons tout espoir d'être le sel régénérateur dont la culture relativiste environnante a besoin.

Vous ne devez pas attendre que d'autres tracent cette ligne pour vous ; c'est à vous d'agir. Je me souviens des années 30, quand j'étais jeune et qu'il y avait tant de dureté et de manque d'amour... On peut très bien tracer une ligne de démarcation avec amour et avec larmes, et dans un climat moins négatif. Ce qui est sûr, c'est que si les responsables que nous sommes, nous ne le faisons pas, nous sapons l'Eglise de notre Seigneur Jésus-Christ.

OUVRAGES DE FRANCIS SCHAEFFER EN FRANÇAIS

L'Evangile de Luc expliqué à tous, La Ligue pour la lecture de la Bible 1976.

Démission de la Raison, La Maison de la Bible 1971

Dieu ni Silencieux ni Lointain, Ed. Telos 1979.

Le Genèse, Berceau de l'Histoire, La Maison de la Bible 1972.

Les Grands Thèmes de la Bible, La Maison de la Bible 1974.

Impact et Crédibilité du Christianisme, La Maison de la Bible 1973.

La Marque du Chrétien, Ed. Telos 1973.

La Mort dans la Cité, La Maison de la Bible 1971.

Néo-Modernisme ou Christianisme, La Maison de la Bible s.d.

La Pollution et la Mort de l'Homme, La Ligue pour la Lecture de la Bible 1974.

A Paraître en traduction Française :

The God who is there

True Spirituality

How Should we then Live ?

Whatever happened to the Human Race ?

Baptism

La philosophie de l'histoire de Raymond Aron

Le christianisme évangélique et l'idée aronienne
du sens de l'histoire

Alain PROBST

I. LE SCEPTICISME HISTORIQUE

L'analyse que nous proposons de l'œuvre de Raymond Aron (1905-1983) a pour centre d'intérêt *la philosophie de l'histoire*. Economiste, sociologue, historien des grandes étapes de la pensée sociologique, théoricien des modèles de sociétés industrielles, éditorialiste constamment à l'écoute des événements de l'actualité, de leur retentissement parmi nous, Aron a édifié son œuvre sur une philosophie de l'histoire, qui est elle-même le reflet de l'actualité vécue par l'auteur dans les années d'avant-guerre, et d'un certain nombre de philosophies et d'interprétations du devenir historique qui prévalaient dans l'université allemande à la même époque. L'œuvre de Raymond Aron a influencé plusieurs générations d'étudiants et d'enseignants, depuis 1955, date de l'élection de l'auteur à la chaire de sociologie générale à la Sorbonne (1955-1968). On est tenté alors de voir en lui le théoricien ou l'économiste de la célèbre trilogie *Dix-huit leçons sur la société industrielle*, *La lutte de classe*, *Démocratie et totalitarisme*, complétée par *Les sociétés industrielles et la guerre*. On poursuit le cursus aronien en lisant les ouvrages de polémologie et de relations internationales *Paix et guerre entre les nations*, *Le grand débat*, sans oublier la critique du marxisme et de ses anciens amis du groupe existentialiste de Paris dans *L'opium des intellectuels*. Mais comme l'a très utilement rappelé Jean LACROIX : « Pour comprendre l'attitude fondamentale et première de Raymond Aron, le caractère propre de sa pensée, il suffit

d'ouvrir son *Introduction à la philosophie de l'histoire* et sa *Philosophie critique de l'histoire...* Ses ouvrages philosophiques, historiques, politiques, voire sociologiques, sont sous-tendus par une philosophie de l'histoire qu'il a exposée dans sa jeunesse, et qu'il a sans cesse utilisée sans la reprendre directement. »

Si la critique aronienne des utopies socio-politiques et du christiano-marxisme nous paraît vraie, et si son interprétation du communisme et de sa logique des guerres incessantes nous semble également pertinente (« Le monde dans lequel nous vivons connaîtra peut-être des armistices plus ou moins durables, à l'intérieur ou à l'extérieur, mais pas la paix. Le communisme est par essence un mouvement de guerre, puisqu'il tend à un monopole de pouvoir qu'il peut conquérir par la ruse et la force, mais pas autrement. »), la philosophie aronienne de l'histoire est une conception anti-biblique du devenir, car elle exclut, selon ses présuppositions immanentistes et sceptiques, la notion d'un sens global de l'histoire et d'une détermination des événements et des âges par le conseil d'un Dieu transcendant, libre et entièrement souverain. Elle tend à récuser par une critique de la représentation historique l'idée, pourtant centrale dans le système augustinien, qui n'est autre que celui de l'apôtre Paul et des prophètes hébreux, que Dieu gouverne l'historico-mondial et qu'il ne laisse jamais dans l'histoire des hommes ses volontés privées de témoignage et de révélation.

La philosophie de l'histoire d'Aron, en descendance directe de l'idée critique dans sa signification kantienne, trace une sorte de ligne de mort entre le divin et nous. Orientée vers un examen très précis de la causalité et se donnant pour but de nous donner une idée scientifique de la valeur de nos représentations du passé, elle s'achève sur les questions ultimes du sens de notre présence au monde et à l'histoire, et sans tenter de réduire l'existence de ces questions au non-sens, elle pose cependant qu'à ces questions il n'y a pas dans notre monde réel de réponse raisonnable.

On ne doit donc pas oublier, en lisant Raymond Aron, que le critique des *Marxismes imaginaires*, que celui qui écrit contre la *Critique de la raison dialectique* de Sartre, *Histoire et dialectique de la violence* — où il montre avec sagacité les contradictions au réel qu'offre toute synthèse de la philosophie existentialiste et du marxisme — est un penseur pour qui l'histoire ne possède ni origine spécifiée ni fin nécessaire. L'homme aronien, immergé dans la vaste totalité du monde et de l'histoire, ne dispose d'aucun point de repère qui lui permettrait de se situer : « history is again on the move », « l'homme est dans l'histoire », « l'homme est historique », « l'homme est histoire ». L'historicisme aronien représente le développement d'une des possibilités du motif fondamental NATURE-LIBERTÉ issu du siècle des Lumières et de la critique kantienne.

1. Dans une lignée de philosophes, qui irait de Jean-Jacques ROUSSEAU à Karl MARX et LÉNINE, on part de la liberté, mais en faisant intervenir une critique et une dialectique qui doivent rendre cette liberté compatible avec l'histoire, les institutions et la société. Il s'agit alors de réconcilier le multiple libertaire et entièrement indéterminé avec une organisation sociale une, où le « je » retrouve sa liberté, tout à la fois dépassée et enrichie par l'entrée dans les dimensions du collectif et de l'historique.

2. Dans une lignée différente qui a pour origine l'œuvre d'Alexis de TOCQUEVILLE (*De la démocratie en Amérique*), c'est d'une nature profonde indifférenciée et déterministe que la liberté doit s'affranchir pour constituer une société conforme à la multiplicité des désirs et des besoins de l'individu.

Raymond Aron appartient à cette deuxième lignée. Théoricien de la société industrielle pendant l'époque du « baby-boom » et des « 30 glorieuses » (1945-1975), sa vision socio-politique se fonde sur une philosophie de la liberté qui, s'affranchissant des limites et des contraintes au cours du temps, réussira grâce à son alliance avec l'expérience et la raison critique à construire, non pas un meilleur des mondes utopique, mais une société marchande où la prospérité de l'individu garantit (dans une mesure acceptable) celle de tous les individus.

En lisant les pages que Raymond Aron consacre à l'histoire, on pense à MONTESQUIEU, à KANT et à TOCQUEVILLE. Mais on peut également rapprocher l'œuvre de l'auteur de la philosophie du jeune SCHELLING ; le motif de la nature et de la liberté est disposé, à quelques détails près, de la même façon chez Raymond Aron et dans les œuvres du philosophe allemand.

Le motif NATURE-LIBERTÉ constitue la présupposition des philosophes modernes, qui pensent résoudre les problèmes de l'homme historique en laissant de côté la révélation scripturaire. Indétermination totale de l'origine, autonomie de l'expérience humaine et de la pensée philosophique, mystère d'une histoire sans finalité, telles sont les implications doctrinales du motif humaniste, qui contribue à enfermer la conscience dans l'ordre des phénomènes temporels orientés, mais privés de ce sens que leur donne la Révélation biblique.

Dans ses *Mémoires*, Aron fait allusion à son « Dasein zum Tode » et il laisse entendre dans les épilogues qu'il n'y a rien après la disparition de l'individu.

Considérer que le motif scripturaire de la création, de la chute et de la rédemption en Christ n'a pas à intervenir dans une philosophie de l'histoire, ou qu'il ne représente, au sens de W. DILTHEY ou d'Heinrich RICKERT, qu'un type de vision du monde parmi d'autres, conduit à des conclusions sceptiques. Mais cette « Skepsis » finale n'ébranle-t-elle pas cette confiance

dans la raison, cet avenir de la raison au sens kantien qui garantit seul notre futur et le maintien de l'humanité hors du chaos et de la barbarie ?

II. LA THÉORIE ALLEMANDE DE L'HISTOIRE

Le point de départ de la réflexion aronienne est formé par la lecture et le commentaire des philosophes critiques de l'histoire. Ce que l'auteur a appelé la « théorie allemande » correspond à une partie du neo-kantisme allemand, réécriture et adaptation de la critique kantienne en vue d'une explication des œuvres de la culture, de l'histoire et de la civilisation.

DILTHEY, RICKERT, SIMMEL et WEBER ont en commun :

1. *La critique de la métaphysique.* La modernité exige que soient exclues la pensée ontologique, la métaphysique néo-scolastique et toute philosophie religieuse posant l'existence d'un absolu au-dessus du monde, ou d'un document absolu qui constituerait une interprétation absolue de l'histoire. La théorie allemande, étudiée par Aron, s'édifie sur le postulat de la solitude métaphysique totale de l'homme historique. « La métaphysique, montre W. DILTHEY dans *L'introduction aux sciences de l'esprit* (1883), utilise des concepts et des principes qui rendent ses prétentions absurdes ». Chez G. SIMMEL, la nature (le monde, l'univers) s'étale sur un seul plan et ne présente aucune distinction significative de modes et de valeurs. La théorie de la science de Max WEBER enseigne que « toute intrusion de concepts métaphysiques dans la recherche positive est de nature à compromettre la fécondité et la validité des résultats ».

2. *Le caractère subjectif de l'étude des faits historiques.*

L'histoire se présente à nous comme une immense réalité comprenant une infinité d'acteurs, d'événements et de périodes. Les sciences de l'esprit doivent donc opérer une sélection, définir des choix, faire sortir de cette réalité mouvante des segments significatifs. Face à « l'infinité du monde sensible » (RICKERT), il faut élire un principe de sélection qui permette l'étude historique, et Max WEBER montre que le choix des historiens mélange toujours à des degrés divers : a) l'efficacité, b) ce qui a « valeur », c) ce qui est moyen de connaissance. Mais chez DILTHEY, RICKERT, SIMMEL et WEBER, en dépit de quelques nuances, c'est la subjectivité qui est tout entière au point de départ de la connaissance historique. Un récit historiographique, implicitement ou explicitement, sera orienté par nos idées de valeur, nos présuppositions, nos intérêts.

3. *Le relativisme historique.* On dit d'un récit qu'il est a-historique quand il ne tient pas compte du temps, de la mentalité d'une époque, de la variété des conceptions et des idées qui s'affirment tout au long de l'histoire. La critique de la raison historique nous conduit à poser que toute histoire est partielle et partiale. La connaissance historique implique le cercle de l'interprétation, affirme G. SIMMEL, ce qui conduit l'auteur à voir là une confirmation du relativisme philosophique.

La thèse qui est au centre même de la théorie allemande s'énonce ainsi : il est impossible de justifier a priori les présuppositions d'un système philosophique, les idées de valeur ne se démontrent pas. Aron tire les conséquences de cette affirmation en montrant que la théorie sépare le monde de la connaissance du monde de l'action. Max WEBER, qui pose l'exigence d'une science impartiale (les indémontrables qui sont au fondement de cette science étant soulignés), souhaite une politique de la volonté ; la libre décision, l'anarchie des choix sont la règle des univers politiques et sociaux.

Raymond Aron a accepté cette théorie critique de l'histoire. Dans son ouvrage de 1938 qui la présente et en explique les développements, il lui arrive, ici et là, sur le mode interrogatif, de prendre quelque distance vis-à-vis d'elle. Comment arriver à concilier la foi en l'homme et le relativisme intégral ? Mais l'auteur assume la modernité de cette critique, il accepte le monde désenchanté.

III. LES LIMITES DE L'OBJECTIVITÉ HISTORIQUE

La thèse principale de 1938, *Introduction à la philosophie de l'histoire*, porte sur la nature et la valeur de la connaissance historique. Elle se présente comme une « philosophie de la finitude et des limites », comme un essai qui prolonge non seulement WEBER, mais aussi *Sein und Zeit* de Martin HEIDEGGER. SARTRE dira plus tard de cet essai qu'il représente au plan historique et ontique (au niveau de l'objet, du fait) ce que *L'être et le néant* avait décrit au plan ontologique (au niveau de l'être).

De *L'introduction* nous retiendrons trois idées importantes :

1. *La raison historique.* L'homme de pensée peut avoir l'illusion que la raison domine le monde, qu'elle surplombe la temporalité. A cette illusion de la raison éternelle correspond l'usage transcendental des concepts dénoncé dans la première critique de KANT. Or, la raison est historique, elle ne peut pas retirer l'homme du temps, elle est une raison existentielle qui travaille

au contact d'une réalité mondaine, elle-même temporelle. « Le sujet (humain) n'est pas un moi transcendantal, mais un être historique » (p. 54).

2. L'histoire est une projection synthétique de notre existence. Non seulement il faut dire que le passé historique n'est pas un donné, mais une construction de l'historien ; il est nécessaire d'ajouter aussi que l'histoire ne cesse pas d'éclairer notre présent et la façon originale dont nous voyons notre avenir. « Nous ne sommes pas les fils de nos ancêtres, nous choisissons nos ancêtres. » Cette proposition signifie que l'historien construit son passé avec l'ensemble des choix irréductibles que la collectivité à laquelle il appartient dans le présent a fait, et ne cesse de faire, en vue de réaliser son avenir.

La connaissance historique est donc soumise à des limites d'objectivité. Certes, tous les historiens sont d'accord sur la matérialité des faits que marque la datation chronologique (1648, 1789, 1914-1918, etc.), mais ils diffèrent quant à l'importance accordée à un fait ou à une période, l'explication des événements et la signification qu'il faut leur donner.

3. L'homme est histoire. L'histoire aronienne est un devenir dont nul ne peut prétendre s'évader ou s'affranchir. L'homme existe historiquement. Raymond Aron est certes soucieux à la fin de *L'introduction* de ne pas réduire les grandes questions ultimes qui se posent sur notre présence humaine au monde et à l'histoire. Il ne croit guère au « crépuscule des dieux » et pense que la critique ne saurait réussir à faire chuter dans le néant le monde des idéaux. Mais l'histoire aronienne est « sans en deçà ni au-delà » (LACROIX). Nul message de salut ne retentit dans cette histoire où les groupes et les individus se confondent avec leur durée.

La pensée chrétienne a de nombreuses questions à poser sur cette vision « désenchantée » (WEBER) :

a) *L'histoire naturelle, cosmique, la flèche temporelle nous obligent à une réflexion sur les origines.* Le philosophe ne sollicite pas ici la nature des faits : les astrophysiciens et les théoriciens scientifiques de la cosmogenèse sont placés devant le fait d'un univers temporel caractérisé par une certaine quantité d'informations. Les biologistes ont également pour objet d'étude ce fait de l'information croissante de l'être mono-cellulaire à l'homme. L'univers non-signifiant, le monde à un seul plan de la théorie allemande correspondent-ils à ce qui se « voit » ? (voir Rm 1).

b) *La critique de la métaphysique dans la philosophie critique est totalement incapable de démontrer — elle n'en a pas les moyens intellectuels — qu'une philosophie religieuse est un obs-*

tacle à la connaissance scientifique des phénomènes. On pourrait même souligner, à l'inverse, qu'un monde entièrement dédvinisé et interprété comme une mécanique céleste a permis la formation des ontologies et des épistémologies scientifiques modernes, sous l'influence de la foi chrétienne biblique.

c) Raymond Aron accepte l'idée selon laquelle il est impossible de justifier *a priori* le choix d'un système de présuppositions philosophiques. Selon WEBER, les présuppositions et les idées de valeur ne se justifient pas *a priori*, elles ne se démontrent pas par la raison. Or, on pourrait admettre déjà, en confrontant les divers présupposés de l'histoire philosophique mondiale, qu'il existe des présupposés plus utiles que d'autres pour accéder à une vue cohérente de la réalité. Un système présuppositionnel qui ferait du monde sensible une illusion ou un mensonge n'est guère favorable à l'avancée des sciences et des techniques. Mais surtout, les philosophes allemands excluent par principe qu'il puisse exister dans notre monde un système de présupposés évidents en eux-mêmes ou des indémontrables, qui feraient l'objet d'une auto-authentication par Dieu. Si Dieu existe et si l'axiome de la véracité divine est acceptable, Dieu peut se révéler par un compte rendu exact des événements historiques par le moyen desquels Il intervient dans le cours de l'histoire humaine ; et les propositions synthétiques qui constituent les éléments basiques de ce compte rendu révélé pourront être authentifiés par Dieu.

Une philosophie biblique admet trois ordres de propositions du langage humain :

- i) *Les propositions synthétiques* (S est P) qui sont vérifiées par la relation avec la situation mondaine.
Type : Le poisson existe.
Le poisson est rouge.
- ii) *Les propositions analytiques* ($A = A$) qui sont validées par la cohérence logico-analytique avec les axiomes des systèmes hypothetico-déductifs.
- iii) *Les propositions auto-authentifiées ou authentifiées par Dieu*. Elles sont validées sur l'autorité de Dieu qui parle et font l'objet d'une transmission de l'Esprit infini à l'esprit fini par le moyen de l'inspiration ou communication de l'Esprit divin (2 Tm 3.16).

L'histoire humaine peut être saisie superficiellement comme un ensemble de faits en situation d'avancement, d'accident en accident. Le piège tendu par l'histoire serait alors de nous faire adhérer à un sens là où il n'y aurait que tourbillon d'actions individuelles, et donc désordre et règne du hasard.

L'histoire ment : Paul VALÉRY en faisait le produit le plus

pernicieux de la chimie compliquée de notre intellect. Cette conception de l'histoire implique que Dieu soit incapable de créer l'historique, de le vouloir, de lui donner forme et sens, de le programmer, de le périodiser, de s'y manifester, de réveiller dans l'historique-mondial sous forme de propositions auto-authentifiées les principes fondamentaux du devenir, de même que les origines et les fins. Or le système biblique, le système philosophique qui est celui du prophétisme hébreux, de l'apôtre Paul et des rédacteurs du NT, le système augustinien et calvinien, pense qu'il est tout à fait raisonnable d'introduire cette notion de propositions auto-évidentes, certifiées par l'Esprit de Dieu. Ces propositions « certaines, assurées, entièrement dignes d'être reçues avec une entière confiance » (1 Tm 1.15, 2 Tm 2.11, 2 Tm 2.19, 2 Tm 3.14, etc.) accompagnent le développement de l'historico-mondial, en donnent l'interprétation transcendante et révèlent le plan de Dieu qu'est l'histoire et ses périodes caractéristiques.

L'idée neo-kantienne de l'anarchie des choix au point de départ de nos analyses rationnelles, systématisée dans l'introduction à la logique de la philosophie d'Eric WEIL et développée par Aron est en totale contradiction avec le concept biblique de vérité.

IV. DE L'ARMISTICE A L'INSURRECTION NATIONALE (1940-1944)

Ayant rejoint le mouvement gaulliste à Londres en juin 1940, Raymond Aron devint rédacteur à la revue *France libre* (1940-1944). En 1945, son livre *De l'armistice à l'insurrection nationale* réunissait les études publiées dans la revue. « Ecrivant hors de France dit Aron dans la préface, j'étais évidemment désireux de faire comprendre l'ensemble de la réalité française. »

Ce livre qu'on peut considérer tout à la fois comme un travail de journaliste, comme un témoignage personnel sur les événements de la deuxième guerre mondiale et comme un ouvrage historique, contient à l'œuvre la méthodologie aronienne de compréhension historique. Le lecteur qui suit les ouvrages de Raymond Aron dans l'ordre chronologique des publications (1935, 1938, 1945, etc.) est surpris par le profond réalisme dont il fait preuve : analyser l'événement, rechercher les motifs qui font agir, sacrifier délibérément la propagande au récit objectif.

L'auteur souligne les contradictions du Régime de Vichy. Il se montre partisan pendant la période de 1940 d'un refus de la capitulation et de la continuation des luttes grâce à l'Empire colonial. Mais son jugement sur le drame de mai et juin 1940, de même que sur l'armistice et Vichy, demeure raisonnable. C'est la raison historique, l'enchaînement des faits qui conduit

à une position politique plutôt qu'à une autre. On retrouve ce style d'analyse dans de nombreux chapitres des *Mémoires* publiés en septembre 1983.

« L'unité de l'Empire ou de la nation aurait-elle été compromise par le transfert vers l'A.F.N. du siège de l'Etat ? (p. 18). « Quant à l'unité nationale, en quoi aurait-elle été atteinte par l'occupation totale ? » (id.) « Les conditions morales déterminent le climat dans lequel une épreuve temporaire est supportée » (id.). « La capitulation entraîne progressivement notre pays dans le sillage de ses ennemis. Renversement des alliances et métamorphose de la France ne compromettent pas seulement notre patrie dans l'opinion mondiale, ils sèment aussi la confusion dans les esprits » (id.).

« Quelle forme va prendre demain le jeu entre deux ennemis dont l'un, tel la Prusse après Tilsit, est contraint de dissimuler son hostilité, dont l'autre détient la maîtrise du continent, mais voit son empire limité par les océans sur lesquels règne la flotte anglaise ? » (p. 46).

Ces propositions adhèrent à la réalité. Elles traduisent l'événement, elles cherchent à l'expliquer sans concession ni fanatisme idéologique. Cette phrase aussi à la fin du livre : « Armistice, Montoire, Vichy, collaboration, ces mots disparaîtraient vite de la mémoire s'ils n'évoquaient que des épisodes accidentels. Ce passé, tout proche, s'enfoncerait déjà dans la nuit de l'histoire, si le présent ne lui rendait un sens, si les représentants de ces attitudes contradictoires ne survivaient, impatients à d'autres occasions, d'entrechoquer leurs convictions inconciliables. En un mot, il faut certes surmonter d'abord ces quatre années tragiques, c'est-à-dire éliminer les coupables et ramener les faibles, les conformistes, les égarés à la communauté française, mais il faut surtout surmonter les divisions traditionnelles de la nation. »

L'analyse aronienne opère sans fanatisme. Il faut réconcilier, refaire l'unité du pays (1944-1945 !), surmonter les divisions. L'exigence politique concrète l'emporte sur les préoccupations idéologiques. L'histoire se faisant est soumise à la règle de l'utile et de l'acceptable.

V. L'HOMME CONTRE LES TYRANS

L'issue du conflit mondial n'est autre que le partage du monde, la suprématie des deux super-puissances, la division de l'Europe centrale en deux blocs de nations. En Occident, les philosophes choisissent leur camp et la forme d'engagement qui sera la leur dans les années de l'immédiate après-guerre. SARTRE et MERLEAU-PONTY parient sur le marxisme et le sens de l'histoire ; Aron sur les régimes occidentaux.

1. Le communisme fondé sur la notion de lutte de classe et sur le messianisme prolétarien n'est pas un accident de l'histoire. Sa dictature ne peut être que planétaire. Il vise au monopole du pouvoir partout où il lui est possible de s'implanter durablement.

2. Le xx^e siècle a vu l'apparition des grands affrontements idéologiques qui suivent, dans l'histoire, les guerres « principes » et le conflit des nationalités. Les conflits prennent alors une tournure idéelle, ce sont des principes incompatibles qui s'affrontent sur les champs de bataille de l'Europe et d'ailleurs. Raymond Aron traite ces problèmes dans une série d'ouvrages qui vont de *L'homme contre les tyrans* à ses *Polémiques* (1955) et à *L'opium des intellectuels* (1955).

Ces ouvrages constituent la partie critique de l'œuvre. La méthodologie de cette critique est développée implicitement dans *Messianisme et sagesse* et dans *Séduction du totalitarisme*. Cette méthodologie est celle d'un adepte de KANT. La tentation totalitaire travaille l'esprit des peuples civilisés : rêve d'un monde sans contradiction, d'une récupération ultime de l'essence de l'homme, cessation de l'exploitation, brisement des rapports mercantiles ; le messianisme anime un esprit qui croit à une libération totale de l'homme par l'histoire. Or, le mythe égalitariste et celui qui énergise le prolétariat souffrant et triomphant mettent en danger les libertés.

Face aux anciennes dictatures, au mythe fasciste, au nazisme et au marxisme soviétique, Raymond Aron oppose, outre cette analyse implacable de la logique totalitaire, les droits de l'homme et la critique de la raison. C'est l'homme raisonnable, la partie analytique de son être, la critique historique de la séduction totalitaire qui doivent, non pas sauver l'homme, mais assurer le maintien et le développement des régimes politiques humanistes.

On remarquera à cette étape que nulle part l'auteur ne s'interroge sur le caractère tragique de l'histoire humaine, sur le côté anormaliste de notre devenir. Aron constate à l'évidence une histoire « chargée de sang et des larmes » ; il dénonce la séduction du xx^e siècle, sans jamais se prononcer au plan transcendantal sur le problème des origines et sur cette nature humaine (insociable sociabilité !), qui peut commettre le mal historique. HITLER est un « personnage diabolique », mais Aron refuse l'interrogation ultime sur le programme de cette tragique histoire. Sa philosophie ne connaît ni péché originel, ni chute, ni corruption de la nature humaine, elle est normaliste de part en part et prêche le recours à la raison face au « tyran ».

Comment éloigner ainsi le motif création-chute-rédemption en Christ de la Parole de Dieu, qui est pourtant le seul motif de base qui permette de saisir la grandeur de l'homme, sa perdition dramatique et l'espérance qui réside en Jésus-Christ ?

Face à une histoire humaine mue par des volontés titaniques de contrainte et de domination, et par les irrationnels qui peuvent précipiter l'humanité vers les abîmes, Aron n'oppose que la vieille leçon du rationalisme hérité d'ALAIN (« le citoyen contre les pouvoirs »). C'est pourquoi un philosophe chrétien trouvera toujours des appuis dans la partie analytique et critique de l'œuvre de Raymond Aron. Il en trouvera peu dans la partie constructive de son œuvre qui ignore superbement les enseignements de la Bible.

VI. L'OPIUM DES INTELLECTUELS

« Toute libération porte en elle le péril d'une nouvelle forme d'asservissement » (p. 33). Le politique n'est pas seulement une forme d'organisation sociale et la pensée politique la doctrine de cette organisation. La politique historique, surtout en France, se dégage souvent avec peine des mythes, des superstitions. Mythe de la gauche — libération par l'égalité sociale — mythe de la révolution — changement radical des conditions d'existence — mythe du prolétariat — il est l'esclave qui triomphera de son maître et détruira par ce triomphe toute forme d'asservissement (p. 83). La mythologie et la philosophie de l'histoire, l'imaginaire politique et les théories invulnérables se portent et se supportent. Le prophétisme politique ouvre même sur la dimension d'un univers humain sécularisé et cependant porté à sa plus grande perfection interne. « Les logiciens rappelleraient vainement qu'une théorie qui se soustrait aux réfutations échappe à l'ordre de la vérité » (p. 144).

L'ordre totalitaire surgit alors — exécution définitive de la critique et de la loi des faits. Celui qui se contente d'étudier l'histoire à l'aide des méthodes analytiques, et d'agir sur elle en tenant compte du savoir accumulé par l'expérience humaine, peut toujours s'auto-critiquer, limiter ses actions, en demeurant conscient de la distance entre les idéaux espérés et le prosaïsme de l'expérience politique. Ce personnage fait son salut laïc, il n'a pas d'idéologie, il ignore (contre le « prêtre » et le « révolutionnaire ») les fins et les origines. « Hommes de foi et hommes d'Eglise » savent et, dès lors, la connaissance du sens nécessaire de l'histoire, de son orientation actuelle vers telles fins, peut excuser l'usage de moyens brutaux et immoraux. Sévère vis-à-vis du présent, dans l'attitude moraliste, le révolutionnaire devient terroriste en fonction de l'avenir. La téléologie de la raison historique lui permet, tout à la fois, d'exercer son intransigeance morale vis-à-vis du présent et d'agir cyniquement en vue des lendemains philanthropiques.

L'intellectualité qui s'affirme dans ces catégories méconnaît la limitation de nos connaissances, notre engagement fini dans

une séquence de l'histoire humaine, sur un court segment d'intelligibilité, le sens de notre finitude humaine. L'homme exposé au temps et au devenir sans raison totalisante, mais avec la perpétuelle tentation d'interpréter le devenir avec l'aide de cette raison totalisante, telle serait la condition risquée de l'homme historique dans *L'opium des intellectuels*.

Les remèdes aux tentations de l'histoire ravivent, en 1955, ces idées de limitation expliquées dans *La philosophie critique de l'histoire* et dans *L'introduction* (1938) : « La connaissance n'est pas achevée », « L'omniscience nous manque », il y a « pluralité des sens », « pluralisme des significations et des valeurs », « pas de secret unique », ni anarchisme total du devenir, ni résorption de ce devenir dans une unité finale et fatale (pp. 167-171).

La critique aronienne s'adresse au messianisme séculier. Mais l'interprétation pluraliste de l'histoire pourrait (il ne s'agit pas des intentions expresses de l'auteur, mais de la forme de sa conceptualité) déraciner l'histoire du salut au sens où l'entend la Bible. La compréhension pluraliste des événements historiques s'applique-t-elle aux divers modes où peut s'affirmer tel trait pertinent du fait historique (trait social, économique, juridique ou politique) ou signifie-t-elle au contraire le caractère équivoque du devenir historique considéré en lui-même à partir de notre expérience historique ? Le monothéisme scripturaire nous présente un salut dont la forme est historique. Visant l'au-delà de toute notre histoire, le salut judéo-chrétien est marqué par des étapes caractéristiques qui vont des promesses du protévangile de Genèse 3.15 à la consommation des temps et à la réalisation du Royaume de Dieu. L'histoire du salut est semblable à une flèche qui vole et d'instant en instant, d'événement décisif en événement décisif, file en direction de la réalisation finale. Il existe donc bien un sens de l'histoire, l'historico-mondial est animé d'un projet, et ce n'est nullement déborder le cadre des connaissances historiques possibles que de se prononcer sur les origines de l'histoire humaine, l'avancée de cette histoire, ses étapes caractéristiques, ses jours et son centre en Christ.

Face à ces données de l'histoire du salut, il est possible de mettre en cause tel détail du système de compréhension ou de mise en forme (expl. : le système de CULLMANN, celui de BERKHOFF, celui de SCOFIELD). Mais il n'est pas possible de répondre que l'histoire humaine n'a pas de sens général, qu'elle est prisonnière de la pluralité radicale des significations, ou qu'elle est une histoire sans en deçà ni au-delà. Raymond Aron démonte le mécanisme intellectuel des messianismes séculiers sans nous dire les raisons de la nostalgie humaine pour les paradis perdus ou les paradis à venir. De plus, il construit sa critique sans interroger entièrement l'histoire, car celle-ci n'a jamais exclu l'existence d'un document, qui serait pour l'homme le point de repère ultime, la Parole venue de l'éternité et donnant une interprétation correcte de l'historico-mondial, de ses étapes caractéristi-

ques et de sa fin. Au messianisme séculier, il faut donc opposer, non pas la seule lucidité intellectuelle de celui qui voit correctement les conséquences néfastes des entreprises totalitaires, mais l'autorité de Dieu. On rétorquera : les sciences de l'esprit nous permettent-elles de fonder une analyse sur une prétendue Parole ultime que Dieu prononcerait sur notre histoire ? La réponse est qu'aucune science de l'esprit ne permet, ou n'interdit, de fonder une analyse sur une interprétation divine de l'histoire. L'interdiction prononcée vient des fondements kantiens et neo-kantiens des sciences de l'esprit et cette interdiction est métaphysique (métaphysique du dieu inconnu ou anonyme).

La conception pluraliste d'Aron demeure dépendante des fondements épistémologiques posés au début du xx^e siècle par le neo-kantisme de Heidelberg et par DILTHEY : solitude métaphysique totale de l'homme existant dans le monde, absence de révélation propositionnelle historique, absence d'un critère ultime de sens dans l'histoire, et donc rigoureuse impossibilité de se représenter globalement l'histoire. Cette conception critique joue, certes, contre tous ceux qui croient au monde et à l'histoire (utopies politiques et économiques, socialismes, marxismes, christiano-marxismes et millénarismes temporels), et la conception aronienne a permis de déjouer les ruses de la raison historique. Mais la philosophie aronienne n'est pas compatible avec la notion biblique des relations entre le temps et l'éternité. Son neo-kantisme lui fait abandonner le monde historique à une sorte d'immanence absurde et glacée.

D'autre part, il est nécessaire de s'interroger sur les moyens d'empêcher le retour de l'utopie dans les esprits de ceux qui ne se résignent pas à la seule raison analytique ou au rationalisme imité d'ALAIN. L'aspiration à un royaume idéal utopique n'est-elle pas une composante de l'esprit, qui va chercher ses espérances bien au-delà de l'expérience politique quotidienne et prosaïque ? Seule la Parole de Dieu peut remplir cette espérance sans recours à un messianisme temporel, car Jésus vient pour sauver et conduire l'homme de foi vers un royaume « qui n'est pas de ce monde ».

VII. PAIX ET GUERRE ENTRE LES NATIONS

La trilogie sur les modèles de développement des sociétés industrielles est complétée à partir de 1962 par la théorie aronienne des relations internationales (*Paix et guerre entre les nations, Etudes politiques, L'Amérique impériale*).

L'auteur veut constituer un modèle des relations entre les puissances politiques en fonction des différentes situations historiques caractéristiques. *Paix et guerre entre les nations* com-

prend donc une théorie des formes constantes et suivies des relations internationales. Elle introduit un certain nombre de variables qui tiennent à l'existence des hommes et des situations. La vision politique d'Aron demeure celle d'un rationaliste. L'histoire se développe selon des traits précis en dépit de la diversité des temps et des lieux. La théorie politique est classique. Les unités ou états politiques cherchent à se maintenir dans le temps et si possible à procéder à leurs agrandissements nécessaires. Les relations entre les Etats sont donc symbolisées par deux personnages clés : le diplomate avec sa valise pour les relations de paix, le militaire et ses armements pour les périodes de conflits.

Nul événement ne peut nous faire songer aujourd'hui à un changement radical de la situation internationale. Celle-ci oscille entre la stabilité (relative) et l'instabilité (plus ou moins grande), l'état de paix ouvert, l'état de guerre ouvert, les opérations secrètes, et les relations moyennes d'amitié ou d'inimitié.

Les unités politiques sont en situation de rivalité et de concurrence. La tâche du théoricien des relations internationales consiste à prendre acte de ce fait, et à constituer les modèles à partir desquels il est possible de réfléchir à l'équilibre ou au déséquilibre des situations.

Il est impossible en quelques lignes de livrer, ne serait-ce qu'en un fidèle résumé, l'extraordinaire richesse conceptuelle de ce livre de 800 pages.

Le problème de philosophie de l'histoire que ne cesse pas de traiter Aron est celui « de savoir comment vivre à l'ombre de l'équilibre de la terreur thermo-nucléaire ». « Comment obtenir la stabilité et la sécurité de tous les participants à la lutte la plus terrifiante où l'espèce humaine se soit jamais trouvée engagée ? »

Aron pense que l'objet de la science politique, à la différence de celui de la physique ou de l'économie politique, ne peut être entièrement formalisé. Une constitution politique peut être une remarquable construction de l'esprit et rester lettre-morte, ou ne pas convenir pour tel type de peuple, ou tel ordre de situations historiques. De même, un modèle idéal ne saurait formaliser ni les recettes politiques de MACHIAVEL, ni celles d'un théoricien moraliste ou idéaliste.

Aron rencontre souvent (p. 754) « l'élément de brutalité pure » qui, dans les comportements humains, détermine les conflits et l'ardeur belliqueuse. Le livre suggère, au fond, qu'une théorie des relations internationales intègre nécessairement le mal humain comme ingrédient indispensable. Mais c'est précisément cette mauvaise part de l'histoire qui nous empêchera, à jamais, sauf dépassement radical de l'historicité humaine, d'établir une théorie qui garantirait, tout à la fois, l'existence de la diversité

des puissances et la sécurité de tous. La « rivalité diplomatico-stratégique » à « l'ombre de l'Apocalypse » se déroule sur cette contradiction au niveau des faits.

VIII. LE « GRAND DÉBAT »

Raymond Aron s'est également intéressé, à partir de 1962, à la stratégie nucléaire (*Le grand débat*), à la stratégie atomique. Les relations entre Etats modernes sont déterminées par cette *ultima ratio* qu'est l'usage possible de l'arme atomique lors d'un conflit. Il étudie ainsi la dissuasion nucléaire directe qui concerne les deux super-grands (U.S.A.-U.R.S.S.) depuis 1960. Cette dissuasion a évolué en direction d'une stratégie anti-forces, ou vers la théorie de la riposte proportionnelle et graduée, dès que le territoire américain a été vulnérable aux engins adverses de grande portée. La stratégie du « petit » contre le « grand » concerne les petites forces des puissances moyennes (G-B, France depuis 1960). Le « petit » dissuade par la stratégie anti-cité et occasionnera au « grand » des pertes humainement inacceptables en cas de conflit (par exemple, une vingtaine de villes).

L'auteur montre bien que les souverainetés politiques sont au XX^e siècle à l'état de nature (le vocabulaire du XVIII^e s.). « Lorsque Clausewitz écrivait son livre, il définissait la victoire absolue par le désarmement de l'ennui, au-delà duquel le vainqueur était en mesure de fixer librement le sort du vaincu... Désormais, la population d'un Etat belligérant pourrait être exterminée avant la fin des hostilités... En ce sens, il n'est plus besoin de désarmer un peuple pour l'anéantir... » (p. 209).

CONCLUSION

Ceux qui voudront étudier les événements du siècle ne pourront guère éviter la lecture des œuvres de R. Aron. Je crois que cette œuvre difficile et diversifiée se fonde sur une philosophie de l'histoire neo-kantienne, exposée en 1935 et 1938 dans ses premiers livres. R. Aron, contrairement à ses collègues, philosophes positivistes ou analytiques, n'évitait pas les grands problèmes philosophiques du sens de la vie humaine. Mais fidèle à KANT, il croyait que la raison humaine, limitée au monde et à l'historicité, est incapable de répondre à ces questions, et que la mort est le retour au grand néant. Cette philosophie des limites de l'objectivité historique est en un certain sens une philosophie de l'absurde. Ceux qui dans la foi chrétienne ont lu Raymond Aron et suivi ses cours regretteront qu'il n'ait pu nous donner une parole d'espérance biblique, la seule qui pour nous soit capable d'apporter quelque lumière à un siècle de tourmente.

Bibliographie

Jacques ELLUL : *La subversion du christianisme*. Editions du Seuil, 1984.
247 pages.

Un livre de Jacques ELLUL ne laisse jamais indifférent. Celui-ci n'échappe pas à la règle. Et pourtant j'ai eu du mal au début à entrer dans ce livre. On a l'impression de retrouver là des critiques que l'on fait sans cesse à l'Eglise. C'est bien vrai qu'il y a une distance douloureuse entre la réalité de l'Eglise et le message qu'elle est chargée de transmettre. C'est tellement évident qu'on a envie de rappeler que l'Eglise n'est rien d'autre que ce que sont les hommes : elle est le risque que Dieu a pris en s'incarnant : Jésus-Christ est venu dans l'histoire et l'histoire n'est pas belle. Alors pourquoi voudrait-on que l'Eglise soit parfaite ? Pourquoi toujours confondre Eglise et Royaume ?

Mais d'un autre côté, est-ce qu'on ne se résigne pas trop à ne voir que le visage flétris de l'épouse du Christ ? Certes nous avons lu trop de critiques faciles de l'Eglise, critiques qui n'étaient que le prétexte sous le couvert de purisme, à affirmer n'importe quoi. Nous avons été coincés nous protestants, entre le cri individualiste dénonçant le système, et la redécouverte d'une certaine notion de l'Eglise, due tout à la fois au barthisme et à l'œcuménisme.

La voix d'ELLUL apparaît à l'heure actuelle, comme celle d'un homme seul : bien que l'auteur veuille le taire, on sent parfois sourdre comme une souffrance. Car ce ne peut être sans souffrance qu'un chrétien aborde un tel sujet : la subversion du christianisme, la transformation du message de l'Evangile en une idéologie religieuse.

La question n'est pas nouvelle, mais la réponse qu'on lui donne ne peut en aucun cas conduire à se calfeutrer dans un quant-à-soi rassurant.

Le livre de Jacques ELLUL ne rassure pas. Il n'est pas possible de le résumer ici. On trouvera des idées qui sont chères à l'auteur comme l'influence de la philosophie sur la révélation ou le rôle du politique. Mais on lira aussi avec intérêt les chapitres consacrés au moralisme ou à l'Islam. A propos du moralisme, Jacques ELLUL montre que c'est faire un mauvais procès d'intention à Paul que de le taxer de misogynie. Mais surtout il montre que c'est la déviation moralisante qui a conduit l'Eglise des premiers siècles à un antiféminisme patent. Quant à l'Islam, l'auteur montre son influence sur le christianisme médiéval et estime que l'esprit néfaste de croisade n'est que la contrepartie occidentale de la guerre sainte musulmane.

Il faut lire avec soin ce livre d'ELLUL. Certes on y trouve des idées qui ne sont pas nouvelles mais que nous avons curieusement tendance

à vite oublier. On peut aussi discuter les rapports Loi-Evangile qui, quelquefois, manquent de précision.

Ce livre serait désespéré si il n'y avait pas le dernier chapitre où Jacques ELLUL montre finalement que Dieu ne se laisse pas vaincre par l'infidélité de l'Eglise. « L'Eglise », sitôt qu'elle s'organise et se cléricalise, est en elle-même transgression de l'ordre de Dieu, mais elle produit en elle-même ce qui va éclater comme transgression de cette transgression... Ce n'est pas en partant de sa tête humaine que l'Eglise se transforme, mais par une explosion prenant naissance chez ceux qui sont à la frange... Ce jugement sera celui du Père Eternel, tel qu'il est rappelé dans l'Apocalypse. Et de ce fait rien n'est jamais perdu... Le christianisme ne l'emporte jamais décisivement sur Christ. Mais celui-ci peut rester parfois, et longtemps comme il était resté caché dans le corps du petit homme juif » (p. 247).

Peut-être est-ce finalement le rôle de l'Eglise de montrer paradoxalement que par son infidélité même, elle ne peut vivre que par une grâce qui lui échappe toujours.

J.-M. NICOLE : *Précis de Doctrine chrétienne* ; Editions de l'Institut biblique, Nogent-sur-Marne ; 1983. 349 pages ; 70 FF.

Faire paraître un précis de Doctrine chrétienne peut sembler une gageure de nos jours où ce qui est doctrinal est décrié : on préfère de beaucoup le flou et le relatif qui permettent tous les accommodements. Le fait que ce livre provient de l'Institut de Nogent ne fera que conforter les détracteurs dans leur opinion : les affirmations doctrinales sont des bâquilles pour les simples, mais l'intelligence consiste à dépasser tout cela.

La parution de ce manuel est sans doute un signe des temps : le besoin de faire le point se fait sentir : qu'est-ce que nous croyons ? Dommage que ce besoin ne soit pas ressenti dans nos Eglises de multitude.

Je pense beaucoup de bien du livre de J.-M. NICOLE, pas uniquement parce que faute de grive on mange du merle, mais parce que ce livre a un certain nombre de mérites :

- Il est clair et vise à une simplicité qui n'exclut nullement la profondeur. Ce n'est pas un ouvrage de spécialiste mais un livre pour le peuple de l'Eglise.
- Il ne vise pas heureusement à l'originalité, mais reste très classique, il est précieux pour faire le point, et s'informer.
- Il n'est ni agressif ni polémique : l'auteur respecte les opinions qu'il ne partage pas. Il en rend compte avec honnêteté.
- Le ton personnel, dans un ouvrage de doctrine, n'est pas pour déplaire ; ce n'est pas une doctrine abstraite ou froide que je reçois, mais le témoignage d'un frère qui m'invite au dialogue et qui laisse, après lecture, une impression d'ouverture.

Bien sûr, je ne partage peut-être pas toutes les affirmations de J.-M. NICOLE. Plus exactement, je ne les formulerais pas de la même façon, ou je n'irai pas aussi loin que lui dans certaines affirmations. Ainsi la comparaison (tirée de Nathan Wood) de la Trinité avec les trois

dimensions de l'espace se situe dans un monde logique, alors que la mention de l'Esprit après celle de la relation Père-Fils ne l'est pas : on pourrait attendre que l'on parle d'une mère ou d'un petit-fils : le langage trinitaire dépasse notre logique et reste un mystère.

On croira lire au départ des choses évidentes et l'on s'aperçoit que l'on apprend beaucoup : c'est sans doute le signe de l'utilité de ce livre qui est loin d'être simpliste : il est d'une bonne lecture.

Maurice RAY : *Médecines parallèles, oui ou non ?* Ligue pour la lecture de la Bible, 1983. 136 pages.

Je le dis tout net : je ne suis pas du tout d'accord avec Maurice RAY. Et ceci pour plusieurs raisons :

1^o Maurice RAY a raison de dénoncer l'attitude naïve et quasi supersticieuse que certains ont envers ce qu'il appelle les médecines parallèles. Mais il aurait été intéressant qu'il ait eu le même sens critique envers la médecine dite officielle. Maurice RAY dénonce l'emprise de la relation personnelle : que se passe-t-il souvent entre un médecin « officiel » et son malade sinon là aussi une relation de domination et religieuse ?

2^o Ce manque de sens critique conduit à une sorte de manichéisme : le scientifique qui est bon d'un côté, le reste de l'autre. Comme beaucoup de nos contemporains, Maurice RAY a une attitude presque religieuse devant le mot scientifique, comme s'il suffisait de dire ce mot pour avoir la garantie d'être dans la vérité. Cette manière de faire est le contraire du vrai raisonnement scientifique, qui consiste à tout étudier avec circonspection et ouverture d'esprit.

3^o L'amalgame que fait l'auteur entre des pratiques aussi différentes que l'homéopathie ou la dynamique de groupe, entre le zen ou l'acupuncture, tient ou de la naïveté ou de la mauvaise foi. C'est vraiment trop simple de parler de l'acupuncture comme d'un placebo ou de mêler l'homéopathie avec l'astrologie.

4^o L'auteur a raison de mettre en garde contre la manie d'un orientalisme qui n'a rien à voir avec l'orient authentique. Mais cela ne signifie nullement que tout ce qui est de l'orient est péché ou que la science occidentale est la seule à être conforme avec la vérité de l'Evangile.

5^o Je crois assez à la liberté du Saint-Esprit pour penser que Dieu peut guérir tout aussi bien par l'habileté d'un chirurgien, l'imposition des mains d'un chrétien, ou l'art d'un homéopathe. Le Seigneur dans lequel je crois est le Seigneur de toutes les cultures, il est universel et ne s'exprime pas par une vision rétrécie du monde qui passerait par l'occidental, le scientifique ou le bien-être matériel.

De plus, et cela me paraît le point le plus important, il y a de la part de Maurice RAY une déficience épistémologique grave : comme beaucoup, il pense qu'il peut y avoir une connaissance neutre objective, officielle. DOOYEWERD nous a réappris qu'il ne peut y avoir une autonomie de la connaissance. En n'exerçant sa critique que sur une partie de la connaissance, Maurice RAY tombe dans un jugement qui n'a rien à voir avec la révélation.

Henri CAPIEU, Albert GREINER, Albert NICOLAS : *Tous Invités. Le Centurion*, 1982. 157 pages.

Le sous-titre de ce livre est : la Cène du Seigneur célébrée dans les Eglises de la Réforme. Les auteurs ont réuni dans ce livre un certain nombre de documents et d'articles concernant la place et la signification du repas du Seigneur dans le protestantisme.

On trouvera dans la première partie intitulée « Evocation historique » non seulement des textes connus des Réformateurs, mais aussi des textes moins connus de DRELINCOURT ou de SAURIN.

On lira aussi avec beaucoup d'intérêt les trois études de Louis JOUBERT : la place de la Sainte Cène dans la vie des protestants français sous l'Ancien Régime ; de Michel LEPLAY sur la question très importante de la présidence de la Sainte Cène et enfin de Marc LIENHARD qui a intitulé son article : Du conflit à la communion.

Rien que pour ces trois articles, ce livre vaut la peine d'être lu. Mais on y trouvera aussi des témoignages de contemporains, et les textes d'accord sur la Cène entre Eglises réformées et luthériennes : on pourra noter que ces textes ne datent que des années 1970 seulement. Qu'on ne soit donc pas trop impatient quand on attend des textes d'accord entre catholiques et protestants !

Ce livre forme donc un recueil de textes et de réflexions fort intéressants. C'est un dossier solide. Bien sûr il y aurait bien d'autres textes qui auraient eu leur place. On ne pouvait pas tout y mettre : cependant je regrette que n'ait pas été mentionné l'article 36 de la *Confession de La Rochelle* : c'est un très beau texte qui exprime bien la sensibilité réformée dans la dimension de l'Eglise universelle.

Alain-G. MARTIN.

CLUB DES HEBRAISANTS

A tous ceux qui font ou ont fait de l'hébreu, le club propose un matériel permettant une lecture cursive régulière et aisée de l'AT hébreu :

- une liste des mots employés 70 fois ou plus dans l'AT ;
- des notes de lecture expliquant les difficultés du texte ;
- une traduction-analyse interlinéaire
- des renseignements bibliographiques

Informations et adhésions :

Professeur D. Schibler 16, rés. du Moulin, 60530 Boran.

PUBLICATIONS DISPONIBLES

LA REVUE RÉFORMÉE 33 av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence
C.C.P. : Marseille 7370 39 U

Roger BARILIER, Jonas lu pour aujourd'hui	18.—
John MURRAY, Le Divorce. 2 ^e Edition	25.—
John KNOX, <i>Lettre à un Jésuite nommé Tyrie</i> . Traduction, introduction et notes par Pierre Janton	18.—
<i>Le Petit Catéchisme de Westminster</i>	15.—
<i>Liberté et Communion en Christ</i> . Déclaration de Berlin 1974 sur l'Ecuménisme	12.—
<i>Ta Parole est la Vérité</i> . Conférences du Congrès de Théologie Evangélique de Paris 1968	20.—
Rudolf GROß, <i>Introduction à l'Evangile selon saint Marc</i> . Présentation de J.G.H. Hoffmann	15.—
<i>Canons du Synode de Dordrecht (1618-1619)</i>	10.—
Jean CALVIN.	
<i>Les Béatitudes. Trois prédications</i>	15.—
<i>Sermons sur la prophétie d'Esaié LIII</i>	25.—
<i>L'annonce faite à Marie et à Joseph</i>	15.—
<i>Le cantique de Marie</i>	15.—
<i>Le cantique de Zacharie</i>	15.—
<i>La naissance du Sauveur</i>	15.—
<i>Les quatre fascicules sur la Nativité, ensemble</i>	45.—
Théodore de BÈZE, <i>La Confession de Foi du Chrétien</i> . Texte modernisé, Introduction, préface et notes de Michel Réveillaud	50.—
Auguste LECLERC :	
<i>Le Péché et la Grâce</i>	20.—
<i>Des moyens de la Grâce</i>	20.—
Pierre MARCEL :	
CALVIN et COPERNIC, <i>La Légende ou les Faits ? La Science et l'Astronomie chez Calvin</i> . 210 p.	45.—
<i>La Confirmation doit-elle subsister ? Théologie Réformée de la confirmation</i>	20.—
<i>L'Actualité de la Prédication</i>	20.—
<i>L'Humilité d'après Calvin</i>	10.—
<i>Christ expliquant les Ecritures</i>	20.—
<i>A l'école de Dieu, catéchisme réformé</i>	25.—
<i>Dites notre père</i> , la prière selon Calvin	30.—
Paul WELLS, <i>Les problèmes de la méthode historico-critique</i>	5.—
J. DOUMA, <i>L'Eglise face à la guerre nucléaire</i>	30.—
Editions KERYGMA, 33, av. Jules-Ferry, 13100 Aix-en-Provence C.C.P. : Marseille 2820 74 S	
Jean CALVIN :	
<i>Institution de la Religion chrétienne</i> , Nelle Ed. reliée.	
<i>Commentaire sur le livre de la Genèse</i> , relié	65.—
<i>Commentaire sur l'Evangile de Jean</i> , relié	65.—
<i>Commentaire sur l'Epître aux Romains</i> , 2 ^e Ed.	40.—
<i>Commentaires sur les Epîtres aux Galates, Ephésiens, Philippiens, Colossiens</i> , relié	40.—
<i>La vraie façon de réformer l'Eglise</i>	25.—
Pierre COURTHIAL :	
<i>Fondements pour l'avenir</i>	60.—
<i>Commentaire de la Confession de Foi de La Rochelle</i>	25.—
Ouvrage collectif :	
<i>Calvin et la Réforme en France</i>	20.—
<i>Dieu parle</i>	65.—
	(prix de lancement)

sommaire

Francis SCHAEFFER, 1912-1984

Pierre BERTHOUD, Francis Schaeffer, une vie, une pensée	1
Francis SCHAEFFER, Pour un christianisme de la contestation	5
Francis SCHAEFFER, Quel choix faire ?...	12
Francis SCHAEFFER, Le monde évangélique à l'heure de la vérité	22
Alain PROBST, La philosophie de l'histoire de Raymond Aron	30
..	
Alain-Georges MARTIN, Bibliographie	45

